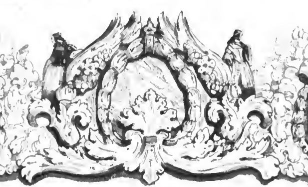










ESSAIS
POÉTIQUES

PAR

CH. HIPPOLYTE VILAIN XIIII,

Chargé d'affaires de S. M. le Roi des Belges près la Cour de Sardaigne, associé honoraire de l'Académie des Sciences et de celle des Beaux Arts de Naples, associé correspondant de la société Philotechnique de Paris.

BRUXELLES.
IMPRIMERIE DE MELINE, CANS ET COMPAGNIE.
1843



ESSAIS POÉTIQUES.

ESSAIS

POÉTIQUES

PAR

CH. HIPPOLYTE VILAIN XIIII,

CHARGÉ D'AFFAIRES DE S. M. LE ROI DES BELGES PRÈS LA COUR DE SARDAIGNE,
ASSOCIÉ HONORAIRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET DE CELLE
DES BEAUX ARTS DE NAPLES, ASSOCIÉ CORRESPONDANT
DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE DE PARIS.





Bruxelles.
IMPRIMERIE DE MELINE, CANS ET COMP.

1843



AVANT-PROPOS.

Le titre un peu vague de ce recueil nécessite quelques explications sur son contenu. Elles seront courtes.

Divisé en deux parties, l'ouvrage contient dans la première douze chants ou sujets nationaux, libres imitations de nos vieilles poésies flamandes et hollandaises. Le texte original se trouve à la fin du volume; en le comparant à mes tentatives, on pourra mieux apprécier la fidélité de celles-ci. Je me suis renfermé parfois dans le nombre de vers et dans le cercle des idées de l'auteur. Les pièces des Iconoclastes, du Pèlerinage à Kevelaer, etc., sont ainsi présentées, et peut-être doit-on les préférer à celles où j'ai cru devoir ajouter à une narration incomplète ou interrompue. La première légende, Gérard Van Velse, fidèlement empruntée, quant aux faits, à l'épisode ancien, est diversement racontée par les chroniqueurs de l'époque. En recueillant les incidents les plus saillants de cette san-

glante histoire, je me suis efforcé d'en rendre le récit plus vif, plus coloré, plus pathétique... ai-je réussi?

La plupart des ballades et des chansons guerrières ont aussi subi quelques modifications dans la forme. On jugera si le tour en est heureux et s'il traduit la naïveté et la mâle énergie de la langue flamande.

C'est à un savant distingué dans cette langue, à M. Willems, membre de l'Académie de Bruxelles, que je dois plusieurs de ces morceaux. Sa complaisance m'a laissé faire un choix dans son intéressante collection encore inédite, mais dont la publication est, dit-on, prochaine. Les autres extraits ont été puisés à l'ouvrage d'Hofman de Fallersleben, intitulé *Horæ Belgicæ*.

En parcourant les précieux restes de la primitive poésie belge, on est charmé autant que surpris à la vue de ces richesses longtemps ignorées ou méconnues et que des mains patientes et habiles s'efforcent aujourd'hui d'exploiter. L'initiation du public à ces œuvres de nos pères, le penchant toujours plus vif des littérateurs à traduire, à imiter ces charmants poëmes, ces candides légendes de nos trouvères, rattacheront enfin le passé au présent et serviront de plus solides fondements à une poétique nationale que la recherche de son origine et de ses appuis au delà de nos limites du nord et du midi.

Chaque peuple a sa physionomie propre d'ou découle sa littérature. La nôtre a existé. Si l'on nous accuse d'indigence de génie et de création pour les travaux d'imagination, que l'on relise ce malicieux poëme du Renard, ces gracieuses ou terribles relations des faits et gestes de notre ancienne chevalerie. Si rien d'épique ne semble éclater

dans notre passé, montrons le merveilleux mouvement des croisades sous Godefroy de Bouillon et Baudouin de Constantinople, donnons du relief et de l'intérêt à ces rivalités, à ces guerres quelquefois si dramatiques de nos féodales cités, de Gand, de Liége et du Brabant, faisons surgir enfin les grands hommes et les grandes choses de cette insurrection religieuse et politique du XVIe siècle dont notre sol fut le vaste théâtre.

Dans le présent même où l'égoïsme et le positif s'étendent et règnent avec un fatal empire, notre pays exhale encore dans ses curieuses coutumes, dans ses habitudes variées, je ne sais quelle poésie que l'uniformité du siècle n'a point desséchée. Ces fêtes et ces foires flamandes dont l'accablante perfection de Teniers nous a transmis les joyeux accidents, ont conservé l'originale gaieté, l'élan, l'entrain des vieux temps. Nos fastueux jubilés, nos réunions artistiques et musicales où le moyen âge ressuscite dans ses insignes, dans ses confréries, dans ses métiers, tous ces gothiques monuments dont on secoue la poussière des siècles pour les faire apparaître à nos yeux dans leur brillante jeunesse, ces inaugurations de nos libertés, et plus encore de nos chemins de fer qui, par de rapides machines vomissant le feu et la fumée, permettent à l'élite des nations de se réunir en peu d'heures sur notre territoire dans des congrès solennels et pacifiques, tous ces tableaux sans doute offrent à l'esprit d'admirables poëmes dont les couleurs sont toutes vives, toutes locales et dont la verve de notre jeune génération d'écrivains doit saisir et embrasser les pittoresques images. Quelques-uns l'ont fait déjà, et les artistes les devancent dans la voie nouvelle. Ceux-ci

continuent les grandes époques et poétisent sur leurs toiles notre histoire, nos mœurs et notre nationalité.

Je ne puis que montrer le seuil du temple sans oser y pénétrer. Mon talent ne saurait l'illustrer, et les poésies diverses complétant la seconde partie de ce recueil n'ont point la prétention de remplir cette tâche. Composées dans des circonstances, dans des pays et à des âges divers, elles en présentent l'interruption et le caractère. Productions de mes loisirs, c'est aussi durant de longs loisirs que j'en demande la lecture. Je les expose à la publicité plutôt comme exercice de style que comme œuvre d'esprit et d'invention.

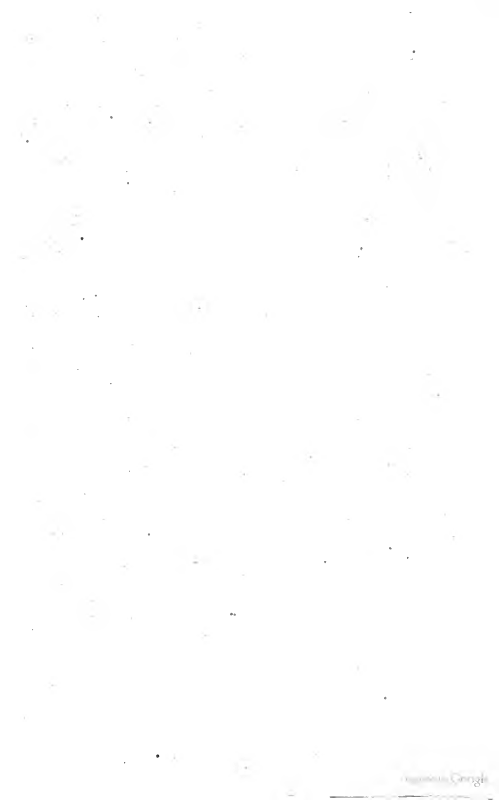
GÉRARD VAN VELSE.

LÉGENDE HOLLANDAISE

En trois Chants

—

1296.



GÉRARD VAN VELSE.

LÉGENDE HOLLANDAISE

EN TROIS CHANTS (1).

—

1296.

CHANT PREMIER.

L'automne a fui : la neige amoncelée
Déjà s'étend au fond de la vallée,
La brise souffle et détache les fleurs;
Plus de soleil, partant plus de chaleurs :
Que faire alors? chasser un lièvre agile,

(1) Voyez note I.

Pousser le cerf, ou sur l'onde immobile,
Longtemps guetter un crédule poisson?
Frivoles jeux à donner le frisson!
Mieux vaut cent fois près d'un feu qui pétille
Tranquillement deviser en famille;
L'huis bien fermé, sous l'âtre réunis
Causer d'amour, des faits du temps jadis.
Et rechercher dans les vieilles chroniques
De nos aïeux les gestes historiques.
J'en connais un lamentable à conter,
Surtout peu propre à faire regretter
Ce bon vieux temps : de la triste légende
Gérard Van Velse et Floris de Hollande,
L'un chevalier et l'autre souverain
Dudit pays, d'Utrecht et d'outre-Rhin
Sont les héros; longue péripétie
Où l'homicide au viol s'associe.
Au siècle treize, époque d'attentats
S'ouvrit ce drame et ses sanglants débats;
Siècle barbare en plus d'une manière.
Plaignons ces mœurs, puis entrons en matière.

« Mon bon Gérard, dit le comte Floris,
« Mon cher vassal, pour toi plein de soucis
« Je veux ce jour te choisir une femme,
« Beauté touchante et gracieuse dame;
« Mon Isabelle et mes soins prévoyants
« La doteront de bijoux, de diamants... »
(Or, notez bien, pour plus d'intelligence
De ce récit, que par cette alliance
Floris comptait voiler les tendres nœuds
Dont Isabelle avait payé ses feux,

Longue union secrète et peu morale
Dont cet hymen réparait le scandale.
Le fier Gérard rejeta ce traité,
Et bien à tort d'un ton fort irrité
Lui répondit : « Monseigneur de Hollande,
« Gardez, gardez, cette faveur si grande
« Et votre dame et son riche trousseau.
« Je brigue peu cet insigne cadeau,
« Car sa vertu n'est point ce qu'on renomme,
« Ni sa douceur; et, foi de gentilhomme,
« Je me croirais avili pour toujours
« Si je troublais vos trop chères amours! »
Puis de ce pas laissant plein de colère
Son souverain, Gérard va sans mystère
A Blanche, objet de sa première ardeur,
Offrir sa main, sa fortune et son cœur.
Fille d'Herman, seigneur de haut lignage,
Blanche avait eu tous les dons en partage:
Naissance, attraits et naïve bonté,
Plus précieuse encor que la beauté;
Raison précoce; esprit, fermeté d'âme,
Si nécessaire alors pour une femme
Durant ces jours de grossières fureurs.
Gérard prisait ces charmes séducteurs,
Sachant fort bien que bonne renommée
Vaut mieux cent fois que ceinture dorée (1).

Aussi l'hymen dans ses chastes transports
Vint les unir, et les paisibles bords
De Cronenburg, antique et beau domaine,

(1) Le proverbe doit faire pardonner l'insuffisance de la rime.

Voyait heureux depuis six mois à peine
Ces deux époux si tendrement épris.
Lorsqu'un message envoyé par Floris
Chargea le preux d'entreprendre et parfaire
Une ambassade au pays d'Angleterre.
Cruel devoir et pénible à remplir!
Quoi! délaisser au comble du plaisir
Sa jeune épouse et sa douce existence?
Et cependant sans nulle défiance,
Sujet soumis aux ordres souverains,
Gérard partit pour les climats lointains.
Il ignorait l'horrible violence
Que méditait le comte en son absence;
Preux chevalier, il croyait à l'honneur
Et les soupçons n'entraient pas dans son cœur.
Dur au contraire, enclin à l'artifice,
Car la luxure engendre plus d'un vice,
De ses désirs faisant sa seule loi,
Floris n'avait ni parole ni foi;
Et puis sa mie, implacable mégère,
N'oubliait point, dans sa longue colère,
Les fiers propos et l'insultant dédain
Du chevalier qui rejeta sa main;
Elle excitait le comte à la vengeance.

Celui-ci donc en toute diligence
Court au castel de son ambassadeur
Où Blanche alors dévorait sa douleur.
Pour perpétrer le forfait qu'il médite,
C'est vers le soir qu'il va chercher un gîte.
Il frappe, il entre ainsi que ses amis :
Chassant, dit-il, les ombres l'ont surpris.

La châtelaine, avec douce manière,
Reçoit le prince au manoir solitaire,
Sans nul effroi; varlets et gens de cour,
Gens affidés, s'emparent du séjour.
Ainsi l'on voit la brebis innocente
Tendre au bourreau sa gorge palpitante.
Puis, lui faisant les honneurs du festin,
Blanche répand l'hypocras et le vin.
Le vin..., de Blanche aussi le beau sourire
Brûlent Floris : il s'embrase, il soupire.
Que pour ses feux la nuit tarde à venir!
Elle est venue... Ivre d'un seul désir,
Dans ce parvis où règne le silence,
Furtivement vers sa proie il s'avance.
Blanche dormait dans son chaste réduit,
Il la surprend et partout la poursuit.
Mais dérobons cette lutte brutale...
Floris souilla la couche nuptiale.
Ni cris, ni pleurs, ni longs gémissements,
Rien n'arrêta tous ses déportements;
Et quand le jour délivra sa victime,
Cet homme alors, repu d'un nouveau crime,
Laissant la honte à son ambassadeur,
Se retira sans regrets, sans horreur...
Tant la bassesse en cette âme parjure
Avait jeté de fureurs, de souillure!

Or, dépêchant en féal serviteur
L'ordre pressant de son maître et seigneur,
Déjà Gérard délaissait l'Angleterre;
L'ardent amour poussait sa nef légère.
Un page avait annoncé son retour :

Et cependant au doujon de la tour.
Sur les créneaux, à la haute croisée,
N'apparaissait sa gentille épousée.
De loin souvent telle il pouvait la voir.
Il entre, et tout est désert au parloir.
Le calme règne au parvis, dans la salle;
Il touche enfin la chambre nuptiale,
Mais que voit-il! l'arrêtant sur le seuil,
Blanche immobile, amaigrie, en grand deuil :
« N'approche pas, dit l'épouse éplorée,
« N'approche pas; je suis déshonorée,
« Fuis et moi-même et ces lieux que voilà,
« Car l'infamie a terni tout cela.
« Ton chef, mais non, un monstre en cette enceinte,
« Floris, trompant l'hospitalité sainte
« La nuit, Gérard, a surpris ma pudeur,
« La nuit, Gérard, a flétri ton honneur!
« Fais ce que dois de ta dague acérée,
« Mais laisse-moi, je suis déshonorée! »
La noble dame, après ces tristes mots,
Tombe à ses pieds étouffant de sanglots,
Et lui muet, ne sachant que résoudre,
Reste un instant comme atteint par la foudre...
La rage enfin lui fait jeter ces cris:
« Traître, dit-il, est-ce donc là le prix
« Que tu gardais pour couronner ma flamme!
« L'affront à moi, l'infamie à ma femme!
« Mais tu n'as pu la tacher à mes yeux,
« Car un démon ne peut souiller les cieux!
« Relève-toi dans ta chaste innocence,
« Ma chère épouse, et vis pour la vengeance.
« Ton maître hier, demain lui-même aussi

« A tes genoux crira grâce et merci. »
Il dit, il court chez Herman son beau-père,
Peint au vieillard l'excès de sa misère :
Là Van Amstel, Benthem et maints seigneurs
Sont appelés : tous seront ses vengeurs;
Tous comme lui dans le sang du parjure,
Ont à laver quelque affront, quelque injure;
Plus de pitié, plus de ménagement;
Il périra : tous en font le serment.
Dans le complot que leur courroux apprête,
Les preux vaincront : Gérard est à leur tête!



CHANT SECOND.

C'était l'hiver, et déjà les glaçons
De la Hollande ont couvert les gazons ;
Les vastes lacs et les mers azurées,
Les longs canaux, chemins de ces contrées,
Sont par la foule aussitôt envahis :
Spectacle unique à voir dans ce pays,
Lorsque le froid durcit l'onde immobile !
Sur ce plancher bruit toute une ville.
Spontanément s'ouvrent de toutes parts
Des pavillons, de somptueux bazars,
Où le passant trouve un refuge utile ;
Ici s'avance, en se tenant en file,
Des patineurs le bataillon joyeux,
Luttant d'adresse et d'ardeur en leurs jeux ;
Là sur ses fers doucement balancée,
Une laitière à la démarche aisée

Porte son lait, bien moins blanc que son sein.
En équilibre au village voisin;
Fendant l'azur de ces routes brillantes,
Mille traineaux aux clochettes bruyantes
Sont enlevés sur l'abime profond
Par des coursiers portant l'aigrette au front.
Et cependant la mort est sous la glace!
Mais des humains telle est la folle audace,
Tout court, tout fuit sur le cristal glissant.
Tandis que l'air au loin se remplissant
D'oiseaux nombreux exilés des rivages,
Offre au chasseur dans ces troupes sauvages,
Une ample proie et de nouveaux plaisirs.

Aussi Floris occupait ses loisirs
A suivre, au vol de ses faucons habiles,
Ces longs essaims d'humides volatiles.
Voilà qu'il sort de son royal séjour.
Quittant Utrecht où réside sa cour.
Le voyez-vous, tant son âme est fougueuse,
Franchir les prés et la plaine neigeuse;
Battre les bois, pousser son destrier,
Tenant au poing son meilleur épervier?
Oyez les cris et les battements d'ailes
Des tiercelets; oyez les ritournelles
Des cors bruyants, que piqueurs, écuyers
Font résonner en lâchant les limiers
A travers champs. Tout est tumulte et joie,
L'oiseau royal a découvert sa proie;
Il plane, il plane en un vaste circuit.
Domine enfin le héron qu'il poursuit,
Puis tout à coup sur lui se précipite,

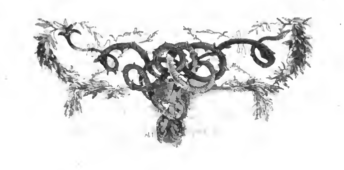
Le héron tombe; on se presse, on s'excite,
Qui le plus tôt saisira le gibier.

Toujours Floris s'élance le premier,
Toujours il court par les landes, les plages
Si loin des chiens, des chasseurs, des villages,
Que son coursier dans un bois retiré
Succombe et meurt sous son maître égaré...
Le voilà seul étendu sur la neige;
C'est dans ces lieux, dans ce funeste piége
Qu'il est surpris par les conspirateurs.
Le poursuivant de leurs glaives vengeurs,
Ceux-ci l'avaient surveillé dès l'aurore;
Et cependant quelque indulgence encore
Suspend leurs coups au suprême moment.
Ne pourraient-ils changer le châtiment?
Dans un cachot entraîner la victime?
Même en Gérard la pitié se ranime.
Mais tout à coup le cor dans le lointain
Fait résonner son éclatant refrain.
La meute approche et sans doute avec elle
Des courtisans l'escorte trop fidèle;
Plus de pardon, il n'est plus temps de fuir,
Gérard l'annonce, et Floris doit périr :
« Apprête-toi, noble comte, s'écrie
« Gérard Van Velse, à me vendre ta vie,
« Apprête-toi! montre que ta valeur
« Égale au moins ta brutale fureur.
« Tu prends ma femme, ou tu bois et chevauches,
« Eh bien! bats-toi, maître expert en débauches! »
Il dit, il fond sur le comte éperdu,
Qu'a fait pâlir ce choc inattendu.

En vain le preux veut-il seul le combattre,
A ses genoux le lâche vient s'abattre :
« Grâce, Gérard! grâce, mon bon Gérard!
« Si j'ai péché, je saurai bien plus tard
« Par mille honneurs réparer ton dommage.
« Faveurs et fiefs... » A ce dernier outrage,
Gérard lui plonge un poignard dans le flanc :
« Va, lui dit-il, en le déshonorant,
« Au noir démon prodiguer tes largesses;
« Va l'anoblir!... et parmi tes prouesses,
« Songe, Floris, à dire aux sombres bords,
« Que mû toujours par d'aussi doux transports,
« Tu fis jadis assassiner mon frère,
« Que, de chagrins tu fis mourir ma mère,
« Forfaits d'abord que j'ai su pardonner;
« Puis dis aussi que pour mieux profaner
« Ma pauvre Blanche, un ange d'innocence!
« Tu vins la nuit, et pendant mon absence,
« M'ayant chargé d'un message trompeur,
« Dans mon manoir porter le déshonneur;
« Qu'à ces excès d'affronts et d'insolence,
« J'ai dans ton sang dû laver mon offense;
« Meurs! et ta voix puisse-t-elle émouvoir
« Le dieu d'enfer, s'il veut te recevoir! »

Sa dague alors coup sur coup assenée,
Tranche la gorge avec la destinée
Du grand coupable, et le sang écumeux
Rougit la neige et le sol autour d'eux!
Les gros bouillons à la glace se figent.
Et quand les chiens que leurs naseaux dirigent
Sont accourus, devançant les chasseurs,

Sur ce terrain de carnage et d'horreurs,
Leur faim trompée, affreuses funérailles!
Du comte mort dévore les entrailles...
Juste destin et châtiment des cieux!
Mais déjà loin de ces funestes lieux
Les chevaliers, sans cacher leur vengeance,
L'épée au poing, prêts à la résistance
Dans le castel à leur garde commis
Vont s'établir, bravant leurs ennemis.



CHANT TROISIÈME.

Ah! que ne puis-je, en reprenant haleine,
Suspendre ici mon récit et ma peine!
Que moins pénible en serait mon labeur!
Mais ce n'est point d'un frivole auditeur,
L'attention qu'aujourd'hui je réclame.
Ceci n'est point un pâle mélodrame
Fait à plaisir : où quand l'acte est fini,
L'honneur triomphe et le crime est puni.
En déroulant cette triste chronique,
Je viens redire une histoire authentique;
Je viens surtout peindre un malheureux temps
De factions, de complots incessants.
Où la vengeance au lieu de la justice
Dictait ses lois, et réglait le supplice.
La haine alors était juge et bourreau!
De ces abus le déchirant tableau.

Appert surtout dans sa pleine misère
En ce récit : assassinat d'un frère,
Viol, puis meurtre et conspiration,
Forfaits de prince et sa punition;
Ce n'est pas tout : voici que sa maitresse.
Dame Isabelle, au courroux de tigresse,
Bien moins sensible, en son ressentiment,
Au prompt trépas d'un lâche et vieil amant,
Qu'au refus fait jadis de sa tendresse,
Veut que Gérard, dont le dédain la blesse,
Périsse lui, sa Blanche et tous les siens!
Pour tels excès les bras et les soutiens
Ne manquaient pas : à son aide elle appelle
Soldats, bandits, troupe avide et cruelle,
Gens affamés de meurtres, de lareins;
Et pour guider ces bandes d'assassins,
Elle choisit sans pudeur et sans honte,
Jean, son cher fils, bâtard du noble comte.
Près Cronenburg, fort le plus redouté
Qu'avait bâti la féodalité,
Bientôt l'armée apparait et s'avance,
Le siège s'ouvre et l'attaque commence;
La citadelle aux menaçantes tours,
Aux longs glacis embrassant ses contours,
Apparaissait de fossés entourée,
Dont l'eau gonflée inondait la contrée;
Six mois durant le valeureux Gérard,
Défend ces murs par le fer et le dard;
Six mois sa jeune et vaillante compagne
Dans la mêlée, aux assauts l'accompagne
A ses côtés bravant tous les hasards,
Montrant l'exemple et présente aux remparts.

Contraste étrange à voir que ces deux femmes
Dans ces deux camps! l'une ourdissant des trames,
Suant le vice, ivre d'assassinats,
Et par le crime excitant les soldats;
L'autre, sublime et chaste créature
Des cieux venue, aimante et sans souillure.
Et toutefois, dans ces cruels débats,
Ange si pur, seule tu succombas!

Mais de l'assaut on dresse les échelles :
Sur les débris des tremblantes tourelles
Rude est le choc : les morts sur ces créneaux
Bientot font place à des guerriers nouveaux.
Or, que pourrait dans l'étroite limite
Des assiégés la généreuse élite?
Déjà le nombre a trompé leur valeur,
Herman, Benthem sont morts au champ d'honneur.
En vain Gérard par la hache et le glaive
Renverse tout; en vain Blanche relève
L'ardeur des preux du geste et du regard,
L'avide troupe a franchi le rempart.
Ici commence un horrible carnage,
Lutte inégale et de nombre et de rage :
Et de ce sac faut-il énumérer
Tous les détails? faut-il dire et narrer
Ce qu'il avint de Gérard, de sa dame?...
Ah! c'est vraiment en pleurant que j'entame
Pareil récit : après de longs combats,
Après avoir disputé pas à pas
Chaque réduit, sur la brèche dernière
Tombe Gérard, et Blanche prisonnière
Est entraînée : à l'entour d'un poteau

Qui s'élevait sur les murs du château,
Par les soldats l'épouse est attachée
Toute sanglante et la tête penchée.
Mieux eût valu qu'elle fût morte alors!
Mais tout à coup que voit-elle au dehors?
Qu'aperçoit-elle au bas du précipice?
Les appareils d'un infernal supplice!
Dans un tonneau, son Gérard, son époux
Pris, renfermé; des lames et des clous
Enveloppant cette prison étroite,
Où du martyr le corps meurtri s'emboite.
La tête seule est libre; et le bourreau
Par des liens referme ce tombeau :
Tombeau mouvant d'une lente agonie.
Dont Isabelle, en son cruel génie,
Et son cher fils ont réglé les apprêts.
Mais leur courroux par ces premiers excès
N'est point calmé : sur les brèches croulées,
Sur le penchant des pierres éboulées
L'affreux cercueil de Gérard est porté,
Et du sommet soudain précipité.
Le tonneau roule au fond du noir abime
Par sauts, par bonds, en perçant sa victime
De mille dards en son flanc renfermés,
Rompt par son choc les membres comprimés,
D'où le sang coule et teint les interstices.
Puis l'appareil pour de prochains supplices
Est reporté sur les murs du château.
Figurez-vous cet atroce tableau :
D'abord l'armée en un cercle rangée
Sur les glacis, sur les tours partagée,
Puis au milieu, par son corps amaigri,

Blanche liée au fatal pilori;
En face ainsi de l'immense carrière
Où son époux, chassé de pierre en pierre,
Incessamment par la chute est broyé.
Près d'elle enfin, et sourde à la pitié,
Siége Isabelle, implacable, farouche,
L'œil menaçant et l'insulte à la bouche,
Par ses accents stimulant le bourreau,
Aidant au crime, et lançant le tonneau!

Ainsi, du haut de sa noble demeure,
Durant trois jours et vers la douzième heure,
Le chevalier sur le roc fut roulé
Avant d'avoir dans les airs exhalé
Son dernier souffle : et du sein des tortures
On l'entendait, renvoyant les injures
A la furie, à ses lâches bourreaux,
D'une voix ferme articuler ces mots :
« Vile moitié d'un infâme adultère,
« Va! tes tourments ne me feront point taire
« Ni repentir! je suis encor Gérard,
« Qui sus percer Floris de mon poignard! »

Mais cette voix dans la roulante tombe
Bientôt s'éteint, et le héros succombe.
Abandonnant aussi ces tristes lieux,
L'âme de Blanche a volé vers les cieux,
De ces époux ineffable retraite!
Lors seulement la haine est satisfaite
Du couple affreux, d'Isabelle et son fils.
Avec ivresse ils foulent ces débris;
Non sans avoir, par vengeance dernière,
Fait démolir le château jusqu'à terre.

L'histoire ajoute à ces événements
Ces faits d'accord avec les mœurs du temps :
Du comte mort l'honorable maîtresse
Vécut tranquille en sa verte vieillesse ;
Commettant bien quelques nouveaux méfaits,
Mais d'autre part prodiguant des bienfaits,
Pour ses péchés faisant dire des messes,
Mourant enfin au milieu des richesses !
Un monument non loin du saint parvis
Lui fut construit par les soins de son fils,
Portant ces mots incrustés sur la pierre :
« Ci-gît très-haute et noble douairière,
« Dame Isabelle, honorée en tous lieux
« Par maints exploits et par ses legs pieux !... »
Et cependant jadis sans sépulture,
D'affreux vautours devenant la pâture,
Blanche et Gérard furent abandonnés !
Cruel destin de ces infortunés
Sur cette terre où triomphe le crime,
Où le méchant, immolant sa victime,
Vit de rapine heureux et criminel...
Mais Dieu voit tout, sa justice est au ciel !



LES

FUNÉRAILLES DU DUC WENCESLAS

DE BRABANT.

—

Complainte.



LES

FUNÉRAILLES DU DUC WENCESLAS

DE BRABANT.

Complainte (Décembre 1383) (1).

I

Aux rives de la Meuse, aux plaines de Brabant,
Aux échos du Limbourg et du pays flamand,
Quatre ducs, fiers lions (2), répétaient cette plainte
D'une lugubre voix, par les sanglots éteinte :

(1) Voyez la note 2

(2) Allusion aux lions des écussons des duchés de Bohême, du Brabant, du Luxembourg et du Limbourg, dont les quatre fils de Wenceslas avaient l'apanage ; image poétique qui se poursuit durant toute la complainte.

« Le prince Wenceslas dans Luxembourg est mort;
« Wenceslas notre père, enlevé par le sort,
« A laissé ses enfants et la noble duchesse.
« Son épouse, accablés d'ennuis et de tristesse.
« Seigneur! reçois son âme en ton bienheureux sein,
« Et sois-nous secourable en ce cruel destin! »

2

Ainsi d'une voix faible et par les pleurs éteinte.
Quatre jeunes lions répétaient leur complainte;
Le duc avait péri brisé par les douleurs.
Digne chef qu'entouraient tous ses vieux serviteurs.
Près de mourir il vit la divine Marie :
« Songe, songe, dit-elle, à la sainte patrie
« Dont je t'accorderai les doux ravissements.
« Si tu sens le regret de tes égarements.
« Repens-toi, Wenceslas, et souffre sans colère;
« Car mon fils sans se plaindre est mort sur le Calvaire. »

3

Puis le cœur défaillit au duc agonisant;
Il gémit, et ce front, jadis haut et puissant,
Se courba sous la main du pontife qui lave
Les fautes du pécheur, du riche et de l'esclave.
Ah! qu'un tel repentir était touchant à voir!
Tandis que ses guerriers, livrés au désespoir,
Contemplaient du héros la généreuse vie
S'affaissant sous les coups d'une lente agonie,
Ce beau corps, respecté dans plus de vingt combats,
Terrassé maintenant par la main du trépas.

4

Mais la foi du mourant restait vive et sincère;
Résigné dans ses maux, humble dans sa misère,
Il disait : « Dieu clément, accomplis tes décrets,
« Fais que je meure absous, fais que je meure en paix!
« Et ces vastes États rangés sous ma puissance,
« Ces peuples en tout temps cités pour leur vaillance;
« Sobres, laborieux, craints de leurs ennemis,
« Rends-les heureux, Seigneur, car ils te sont soumis.
« Surtout de mes enfants, que je laisse sans père,
« Soulage les malheurs et protége leur mère! »

5

A ces mots il mourut, et du sommet des tours
D'où Luxembourg commande ou ceint les alentours,
Un lamentable cri fut poussé par l'armée;
Cri que redit bientôt la Belgique alarmée,
Cri qui des champs de France aux rochers d'Albion
Longuement retentit : tant fut l'affliction!
Tant amis qu'ennemis, n'importe leur patrie,
Regrettaient ce fleuron de la chevalerie!
Mais comment exprimer le long et triste émoi
Qui saisit tout Bruxelle à l'aspect du convoi!

6

Le duc chérissait tant sa ville de Bruxelles,
Où maintenant rentraient ses dépouilles mortelles,
Restes inanimés de ce chef respecté!
Aussi, lorsqu'il passa dans la grande cité,

Tous pleuraient, tous!... hormis quatre célestes femmes
Sises au catafalque, éblouissantes dames
Portant un blanc linceul à leurs bras ajusté,
Et chacune joyeuse ayant à son côté
Un lion tristement prosterné sur la bière.
Or la première ainsi parlait d'une voix fière :

CHANT.

LA JUSTICE.

« Peuple, je dois me réjouir,
« Car je me nomme la Justice,
« Et le duc qui vient de mourir
« A puni la fraude et le vice ;
« En tout temps, de la vérité
« Son cœur nourrit la sainte flamme;
« C'est pourquoi dans l'éternité
« J'emporte en ce voile son âme.
« Cessez donc, Belges, de gémir,
« De pleurer un héros que j'aime ;
« Et toi, fier lion de Bohême,
« Dis-nous ce qui te fait souffrir. »

« Juste est ma plainte, noble dame,
« Vifs mes regrets, car je suis seul
« Loin de celui dont la belle âme
« Monte à Dieu dans ton blanc linceul.

« J'avais sa droite près du trône.
» Comme lui près de l'empereur.
« Plus d'un roi lui dut sa couronne.
« Plus d'une reine son honneur.
« Aussi la France et l'Angleterre
« Pleurent ce duc de grand renom;
« Mais ma peine est bien plus amère.
« Moi qui suis l'aîné de son nom. »

LA LOYAUTÉ.

Puis l'autre dame avec bonté
Se fit ouïr : « Je suis, dit-elle.
« L'austère et sainte Loyauté,
« Et ce preux me resta fidèle.
« Gardien rigide de sa foi,
« Unissant l'honneur au génie,
« Wenceslas observa ma loi.
« Et vécut pur de félonie :
« Ainsi, cessez dès ce moment
« De pleurer un héros que j'aime;
« Et, calmant ta douleur extrême.
« Lève-toi, lion du Brabant! »

« Oh! rien ne peut, déité sainte,
« Bannir les tourments de mon cœur;
« J'ai tout perdu. tout, et ma plainte.
« Est moindre encor que mon malheur.
« Désormais seul, sans assistance.
« Au milieu de mes ennemis,
« Hélas! qui prendra la défense
« Du beau duché qui m'est transmis?

« Mais le Brabant a sa patronne,
« Veillant aux cieux sur son destin ;
« C'est toi qui, toujours belle et bonne,
« Aideras le jeune orphelin. »

LA PATIENCE

Il se tut : bientôt la beauté,
La troisième au char funéraire,
Reprit avec aménité :
« C'est moi qui soutiens sur la terre
« L'homme accablé de mille maux ;
« Patience, ainsi l'on m'appelle,
« Et je viens chercher mon héros,
« L'enlevant au ciel sur mon aile :
« Aussi ne faut-il plus gémir,
« Ni regretter celui que j'aime ;
« De Luxembourg le lion même
« Doit maintenant se réjouir. »

« O déité que je vénère,
« Celle qui dans les mauvais jours
« Jamais n'abandonna mon père,
« Prête-moi plutôt ton secours !
« Il avait l'âme forte et grande,
« Lui ! moi, je suis sans protecteur ;
« Le Luxembourg que je commande
« A comme moi peu de bonheur !
« Quelque grand que soit mon domaine,
« Je le donnerais volontiers
« Pour ravoir, ô ma souveraine,
« Ce chef, la fleur des chevaliers. »

LA REPENTANCE.

« Assez de chagrins et de pleurs, »
Dit enfin la dernière dame.
« A l'espérance ouvrez vos cœurs,
« Ouvrez-les à ma vive flamme;
« Chrétiens, je suis du repentir
« La divine dispensatrice,
« Celle au trépas qui fit ouïr
« Au duc sa voix consolatrice.
« Aussi j'emporte mon amour
« Au Dieu puissant qui le réclame...
« Ainsi plus de vœux pour son âme,
« Jeune enfant, lion du Limbourg! »

« Sainte dame des repentances,
« Oui, je suis le plus jeune, hélas!
« Qu'en succombant dans les souffrances
« Pressa dans ses bras Wenceslas.
« Mais prends pitié de ma faiblesse,
« Et vois si je puis, pauvre enfant,
« Ici-bas venger la duchesse
« De quelque ennemi triomphant!
« Ah! joins-moi plutôt à mon père,
« Dans ce lieu si pur de blancheur;
« Avec les anges, pour ma mère,
« Au ciel je prirai le Seigneur! »

RÉCIT.

Tous se turent alors, lions et saintes femmes.
Et l'on vit aussitôt quatre célestes flammes

Rayonner de ce char, et monter lentement,
Ainsi que des esprits, vers le bleu firmament.
C'étaient, portant son âme aux divines demeures,
Les Vertus dont le duc à ses dernières heures,
Et durant le long cours d'un règne glorieux,
Avait suivi la loi si puissante à ses yeux;
C'étaient, dans cette grande et sublime auréole,
L'austère Loyauté n'ayant qu'une parole,
La Justice au front calme, et cette autre beauté,
La Patience, aidant l'homme en l'adversité;
La Repentance enfin, qui lave et vivifie :
Vertus que Wenceslas aima toute sa vie,
Vertus qui maintenant le placent dans les cieux.
Et tandis que montait le cercle radieux,
L'on voyait sur la cime où saint Michel étale
Dans un vaste contour sa sombre cathédrale,
L'on voyait tout un peuple et des jeunes enfants,
Chefs de quatre duchés autrefois triomphants;
Et la pauvre duchesse, inconsolable mère,
Guidant le cénotaphe au caveau funéraire,
Au caveau qui reçoit, mais ne rend plus, hélas!

Tel est le triste sort des choses d'ici-bas;
Impitoyable sort! couchant sous cette terre
Le riche en son palais, le pauvre en sa chaumière,
Qui de la même faux abat une beauté,
L'enfant, puis le vieillard en sa couche alité.
Tous ainsi compagnons du grand pèlerinage,
Tous ainsi destinés à l'éternel voyage!!!

JEAN III, DUC DE BRABANT.



JEAN III, DUC DE BRABANT.

Chanson guerrière (An 1332) (1).

Le Sanglier, c'est moi! c'est le nom que l'on donne
A Jean Trois de Brabant, duc et noble seigneur
De trois puissants États, et je tiens ma couronne
De mes aïeux d'abord, et puis de ma valeur.

I

Mon vieil allié m'abandonne,
Mon parent (que Dieu lui pardonne!)
Court se joindre à mes ennemis.
Cologne, Liége, Gueldre et France
Contre moi forment alliance;
Hormis Bar, je n'ai plus d'amis!

(1) Voyez note 3.

Mais le Sanglier je m'appelle,
Jean de Brabant, et suis sans peur;
Accourez, ma troupe fidèle,
Venger ma gloire et mon honneur.

2

A ceux qui me portent envie,
Voulant et mon trône et ma vie,
Or voici ce que je réponds:
Venez, venez, princes perfides,
Montrez vos lances homicides
En champ clos, et nous combattrons!

Car le Sanglier je m'appelle,
Jean de Brabant, et suis sans peur;
Accourez, ma troupe fidèle,
Venger ma gloire et mon honneur.

3

Au lieu de machiner des ligues,
De tramer dans l'ombre des brigues,
Luttons à la clarté du ciel!
Je vous accorde l'avantage
Du jour, du lieu... Votre courage
Répondra-t-il à cet appel?

Car le Sanglier je m'appelle,
Jean de Brabant, et suis sans peur;
Accourez, ma troupe fidèle,
Venger ma gloire et mon honneur.

4

A tel d'entre vous qui m'offense
J'ai jadis sauvé l'existence,
A tous j'ai prêté des secours;
Pour mes soins, ma sollicitude,
Vous me payez d'ingratitude.
Ainsi n'en est-il pas toujours?

Mais le Sanglier je m'appelle,
Jean de Brabant, et suis sans peur;
Accourez, ma troupe fidèle,
Venger ma gloire et mon honneur.

5

Enfin pourquoi tant de jactance?
Je punirai votre insolence,
Comme mon brave aïeul le fit
Lorsqu'à Woeringen son épée
Du sang de vos pères trempée
Brisa leur trame et les défit!

Le Sanglier, c'est moi! c'est le nom que l'on donne
A Jean Trois de Brabant, duc et noble et seigneur
De trois puissants États, et je tiens ma couronne
De mes aïeux d'abord, et puis de ma valeur.

LA

BATAILLE DE PAVIE.

LA BATAILLE DE PAVIE

(1525)

Chant de triomphe, imité de Mathys de Casteleyn, prêtre flamand et excellent poete (1).

Jamais pareil combat, succès plus héroïque,
N'ont à tant de puissance élevé la Belgique!

I

Vive, vive notre empereur!
Qu'un laurier d'or ceigne sa tête,
Et pour célébrer sa conquête
Entonnons un hymne d'honneur.
Du grand Charles-Quint la vaillance
A terrassé le roi de France
Et des lis terni la blancheur.

Jamais pareil combat, succès plus héroïque,
N'ont à tant de puissance élevé la Belgique!

(1) Voyez note 4.

2

Il est tombé ce chef altier!
Ainsi, Bourguignons, plus de craintes;
Et vous, Flamands, cessez vos plaintes.
Le roi français est prisonnier!
Son armée auprès de Pavie,
Par nos chevaliers poursuivie,
Est prise ou défaite en entier!

Jamais pareil combat, succès plus héroïque,
N'ont à tant de puissance élevé la Belgique!

3

Quel trophée après tant d'exploits!
Quelle bataille mémorable,
Où Bourbon le grand connétable
A su reconquérir nos droits!
Lutte où la noblesse flamande,
Que le brave Lannoy commande,
A combattu comme autrefois!

Jamais pareil combat, succès plus héroïque,
N'ont à tant de puissance élevé la Belgique!

4

Aussi plus de lâches terreurs,
Flamands que le malheur oppresse;
Répétez ces chants d'allégresse,
A l'espérance ouvrez vos cœurs.

Surtout louez Dieu dans sa gloire,
Qui donne aux guerriers la victoire,
A tous la paix et ses douceurs.

Jamais pareil combat, succès plus héroïque,
N'ont à tant de puissance élevé la Belgique!







FUREURS DES ICONOCLASTES.

FUREURS DES ICONOCLASTES

(1566) (1).

I

Pourquoi, grand Dieu! dans la détresse
Délaisser tes pauvres enfants,
Tombés sous la main pécheresse
De tes ennemis triomphants?

2

Vois ces temples, ces basiliques
Où resplendissait ton autel,
Où jadis au son des cantiques
Le juste adorait l'Éternel.

(1) Voyez note 5.

3

Vois ces murs qu'une tourbe assiége
Et mutile dans sa fureur;
Vois sous la hache sacrilége
S'abimer la croix du Sauveur.

4

Sur ton Église abandonnée,
Sur ses malheurs jette les yeux;
Fais que vers toi l'infortunée
Relève son front radieux.

5

Car n'est-elle pas ton ouvrage,
Et nous les élus du Seigneur,
Soustraits au charnel esclavage
Par le sang du grand Rédempteur?

6

Venge donc enfin cet outrage,
Disperse ces blasphémateurs,
Ces briseurs de ta sainte image,
Qui, dans leurs coupables erreurs,

7

Promenant au sein de tes temples
Le feu, le glaive et le marteau,
Vont, disent-ils, par leurs exemples
Réformer ainsi ton troupeau.

8

« Plus d'ornement ni de couronne,
« Suspendus aux sacrés lambris;
« Plus de tableaux où la Madone
« Contemple en souriant son fils.

9

« Plus d'éclat aux cérémonies,
« Plus d'encens parfumant les chœurs;
« Plus de ces molles harmonies,
« De ces chants qui touchent les cœurs.

10

« Réformons, réformons l'Église,
« Déracinons tout préjugé;
« Brisons les nœuds de la prêtrise,
« Et prenons les biens du clergé! »

11

Ils l'ont fait!... Des plus grands scandales
Donnant le spectacle en tous lieux,
Au milieu de tes cathédrales
Érigeant un schisme odieux,

12

Ces gueux, Seigneur, ces hérétiques,
Vont partout semant leurs poisons,
Courant sus à tes catholiques,
Et pillant tes saintes maisons.

13

Et leur troupe avide et cruelle,
Par le fer imposant sa foi,
Bientôt de la Flandre fidèle
Bannira ton culte et ta loi;

14

A moins que, lançant le tonnerre
Sur ces nouveaux persécuteurs,
Ton bras ne réduise en poussière
L'hérésie et tous ses fauteurs!





LA MORT D'EGMONT.



LA MORT D'EGMONT.

JUIN 1568 (1).

I

O fatale et sanglante année
Qui, dans Bruxelles consternée,
Vit marchant à sa destinée
Le généreux comte d'Egmont!

2

Ce martyr, des Belges l'idole,
A la foule qui se désole,
Tel qu'un jeune agneau qu'on immole,
Se montrait l'innocence au front.

(1) Voyez note 6.

3

Seigneurs, bourgeois, faible assistance!
Pleuraient dans un morne silence.
Tous rangés sur la place immense
Où siégeaient d'Albe et le bourreau;

4

Et cependant, calme et tranquille,
En atteignant le péristyle
Qui vis-à-vis l'hôtel de ville
Conduisait au fatal poteau,

5

Lui, disait : « Chefs d'illustre race,
« Bourgeois qui voyez ma disgrâce,
« Hélas! ne fera-t-on point grâce
« A moi qui sauvai mon pays?

6

« Grâce à mes enfants, à ma femme,
« Dont mon trépas brisera l'âme!
« C'est votre ami qui la réclame,
« Grâce pour elle et pour mes fils!

7

« Mais vous restez glacés de crainte...
« Alors que ta volonté sainte,
« Seigneur, soit faite : plus de plainte,
« Reçois ton serviteur au ciel! »

8

Puis sur l'estrade funéraire,
Vouant à Dieu sa vie entière,
Il dit à genoux sa prière,
Dans l'attente du coup mortel.

9

Et du bourreau le cimeterre
Fit voler, rougissant la terre,
Cette tête auguste et si chère
Du héros de la liberté.

10

Vengeons, vengeons ce crime inique,
Et, par un effort héroïque,
Du sol sacré de la Belgique
Chassons l'Espagnol détesté!



LE

CHANT DE LA SENTINELLE.

BALLADE.

LE

CHANT DE LA SENTINELLE.

BALLADE (1).

—

(ANNÉE 947.)

I

« Sentinelle, ô ma sentinelle !
« Ce soir laissez-vous attendrir ;
« Je sens au cœur peine cruelle,
« Brûlants transports qui font mourir.
« Avant que le jour n'apparaisse,
« Ici je serai de retour ;
« Ouvrez la porte de la tour,
« Bon gardien, à votre princesse. »

Il ne faut point que les filles des rois
Sortent le soir et s'égarent au bois.

(1) Voyez note 7.

2

« Trop de chagrins, trop de souffrance
« Peuvent la nuit vous assaillir.
« Et si l'on savait votre absence,
« Ma reine, je devrais périr!...
« — Je reviendrai, soyez sans crainte,
« Dès que votre chant matinal,
« Guerrier, me donnant le signal,
« Répétera cette complainte! »

Il ne faut point que les filles des rois
Sortent le soir et s'égarent au bois.

3

« Entendez-vous sur la tourelle
« Retentir l'éclatant refrain?
« C'est le chant de la sentinelle
« Annonçant l'aube du matin.
« Alors, amants, sous les feuillages
« Cessez vos doux propos d'amour;
« Séparez-vous, voici le jour;
« Soyez heureux, mais restez sages. »

Il ne faut point que les filles des rois
Sortent le soir et s'égarent au bois.

4

Ainsi parlait Alix la belle,
Alix, fille d'Othon le Grand,

Pour émouvoir la sentinelle
Qui veillait au château de Gand;
Et le soldat, rien qu'à l'entendre,
Ouvrit la tour pour son malheur :
Tant ce langage allait au cœur!
Tant la voix d'Alix était tendre!

Il ne faut point que les filles des rois
Sortent le soir et s'égarent au bois.

5

Le ciel bleu scintillait d'étoiles;
La lune en ces lieux écartés,
De la nuit déchirant les voiles,
Répandait ses pâles clartés;
Un ruisseau du royal domaine
Baignait les murs, et sur ses bords
Le rossignol par ses accords
Charmait et les bois et la plaine.

Il ne faut point que les filles des rois
Sortent le soir et s'égarent au bois.

6

La vierge, auprès de l'onde pure
S'asseyant, dit : « Petit oiseau
« Dont les sons touchent la nature,
« Cesse un instant ton chant si beau.
« Et va porter ce prompt message
« Au brave chevalier Fernand,

« Dire à celui que j'aime tant
« Qu'ici je l'attends sous l'ombrage. »

Il ne faut point que les filles des rois
Sortent le soir et s'égarent au bois.

7

Or, se cachant dans la bruyère,
Un nain, rompu dans plus d'un tour,
D'une fée adroit émissaire,
Ouït ce message d'amour :
« C'est moi, dit-il, qui, sur mon âme!
« Suis le plus fidèle écuyer
« De Fernand le bon chevalier.
« Le connaissez-vous, noble dame? »

Il ne faut point que les filles des rois
Sortent le soir et s'égarent au bois.

8

« Fidèle écuyer qui m'écoute
« Et compatit à mon tourment,
« Hélas! cet aveu qui me coûte
« Faut-il te le faire à l'instant?
« Oui, celui que j'aime est ton maître;
« Va, guide-moi vers ce héros
« Qui m'a ravi tout le repos,
« Et que je chéris trop peut-être! »

Il ne faut point que les filles des rois
Sortent le soir et s'égarent au bois.

9

Le nain, de la vierge ingénue
Prit la main plus blanche que lis.
Et par une route inconnue
La conduisit à son logis.
Là demeurait sa vieille mère :
« Femme, dit-il en l'abordant,
« J'ai trouvé cet objet charmant
« La nuit aux bords d'une onde claire. »

Il ne faut point que les filles des rois
Sortent le soir et s'égarent au bois.

10

« Vois ce trésor, eh bien! mon âme
« Veut à tout prix le posséder...
« — Éteins cette coupable flamme,
« Mon fils, elle a trop de danger,
« Et ramène ta fugitive;
« Car pour elle, et par cet amour,
« Trois victimes perdront le jour
« Avant que le matin n'arrive. »

Il ne faut point que les filles des rois
Sortent le soir et s'égarent au bois.

11

Docile à la voix maternelle,
Le nain par les sombres forêts

Reconduisit la damoiselle
Au pied des murs de son palais.
Mais, fatale et trop longue absence!
Là gisait, un poignard au flanc,
Baigné dans son généreux sang,
Fernand, sa plus douce espérance!

Il ne faut point que les filles des rois
Sortent le soir et s'égarent au bois.

12

C'était l'artificieuse fée,
Éprise aussi du bel amant,
Qui, de jalousie étouffée,
L'avait trompée en l'égarant.
Tenant sa rivale éloignée :
« Cette Alix, objet de tes feux
« Hier soir, dit-elle, a fui ces lieux,
« D'un galant page accompagnée. »

Il ne faut point que les filles des rois
Sortent le soir et s'égarent au bois.

13

Et lui, près de l'onde déserte,
Seul dans ces bois silencieux,
Voyant de loin la tour ouverte
Sans qu'Alix parût à ses yeux,
Crut la trahison consommée:
(On croit vite au malheureux sort!)

Et Fernand se donna la mort,
Las d'attendre sa bien-aimée!

Il ne faut point que les filles des rois
Sortent le soir et s'égarent au bois.

14

Les faibles clartés de l'aurore
Doraient à peine l'orient,
Quand la vierge, espérant encore,
Arrive, voit ce corps sanglant :
« Même amour fit notre martyre,
« Qu'un même acier y mette fin! »
S'écrie Alix; et dans son sein
Plonge le fer, et puis expire.

Il ne faut point que les filles des rois
Sortent le soir et s'égarent au bois.

15

Cependant, gardant la tourelle,
Répétant l'éclatant refrain,
Le veilleur, faisant sentinelle
Annonçait l'aube du matin :
« Amants, amants, sous les feuillages
« Cessez vos doux propos d'amour;
« Séparez-vous, voici le jour;
« Soyez heureux, mais restez sages. »

Il ne faut point que les filles des rois
Sortent le soir et s'égarent au bois.

16

Depuis trente ans qu'en cette enceinte
Il gardait le château flamand,
Jamais ce soldat plein de crainte
N'avait trouvé le temps si lent!
Aussi sa triste ritournelle
Réveillant du grand empereur
L'auguste épouse : « Ah! monseigneur,
« Qu'a donc notre veilleur? » dit-elle.

Il ne faut point que les filles des rois
Sortent le soir et s'égarent au bois.

17

Pleine d'un trouble involontaire,
(Le cœur d'une mère en a tant!)
A la couchette solitaire
La reine cherche son enfant.
O terreur! l'alcôve est déserte;
Point d'Alix! déserte est la tour!
Et deux corps, gisant au pourtour,
Trop tôt lui découvrent sa perte!

Il ne faut point que les filles des rois
Sortent le soir et s'égarent au bois.

18

Et toi, vaillante sentinelle,
Trente ans fidèle à ton devoir,

Un seul jour la voix d'une belle
Sut te fléchir et t'émouvoir;
Mais la faute la plus légère
A parfois d'affreux résultats :
Tel fut ton crime, et le trépas
Punit ta faiblesse première.

Il ne faut point que les filles des rois
Sortent le soir et s'égarent au bois.

19

Jeunes amants, tristes victimes
Qu'un si beau lien longtemps unit,
Pour rappeler vos morts sublimes
Même tombeau vous réunit.
Ce tombeau, près de l'onde pure
Premier témoin du grand malheur
S'élevait sur un tertre en fleur,
Simple ornement de la nature.

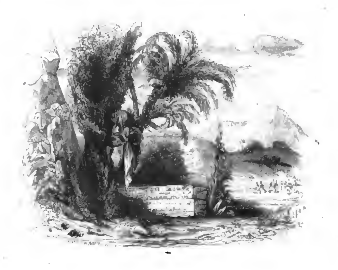
Il ne faut point que les filles des rois
Sortent le soir et s'égarent au bois.

20

Flamands, vous connaissez sans doute
Ce ruisseau, limpide courant,
Qui du nord dirigeant sa route
Joint l'Escaut dans les murs de Gand.
On lui donna le nom de Lieve,
Le doux nom de Ruisseau d'Amour.

Quand ces amants le même jour
Furent enterrés sur sa rive...

Il ne faut point que les filles des rois
Sortent le soir et s'égarent au bois.



LA

BELLE HÉLÈNE

de Rupelmonde.

5.

LA

BELLE HÉLÈNE DE RUPELMONDE.

BALLADE (1).

1

« Hélène, douce Hélène,
« Me veux-tu pour amant?
« Toi, de tout mon domaine
« Le plus bel ornement! »

2

« — Quoi! vous voulez, messire,
« Devenir mon amant,
« Lorsqu'un joli sourire
« Fait mon seul ornement?

(1) Voyez la note 8

3

« Seigneur de Rupelmonde,
« Quel sort m'est donc promis,
« A moi qui suis au monde
« Sans parents, sans amis? »

4

« — Hélène, mon Hélène,
« En me donnant ton cœur
« Tu seras châtelaine
« Et dame du seigneur.

5

« D'ici vois ce portique
« Que l'Escaut vient baigner;
« C'est le manoir antique
« Où tu pourras régner.

6

« Pour parer ton visage
« Je t'offre mes joyaux,
« Et pour te rendre hommage
« Mes pages et vassaux. »

7

« — Alors dans la campagne
« Laisse fuir ton coursier,
« Dit-elle, et pour compagne
« Prends-moi, beau chevalier. »

8

A ces mots, plein d'ivresse,
Le galant chevalier
Quitte pour sa maitresse
Et lance et destrier.

9

Et la sombre coudrette
Vit d'amoureux ébats
Que l'histoire discrète
Ne nous détaille pas.

10

Puis, courant de plus belle,
Le chevalier félon
Laissa la jouvencelle
Dans un lâche abandon.

11

Temps de mœurs trop légeres,
Où les seigneurs d'alors
Séduisaient les bergères
Sans pitié, sans remords!

12

Tandis qu'en nos villages,
Aujourd'hui si parfaits,
Les messieurs restent sages
Et ne trompent jamais.

13

Cependant on assure
Que, vers le mois suivant,
Raoul par aventure
De nouveau chevauchant,

14

Sous la même coudrette,
Témoin de ses ébats,
Trouva la bergerette
Pâle et bien triste, hélas!

15

Ce n'était plus Hélène,
Jadis si belle à voir,
Mais plutôt Madeleine
Livrée au désespoir!

16

De remords poursuivie,
Seule avec son amour,
La pauvre repentie
Sanglotait nuit et jour.

17

Voulant, dans sa misère,
Sous ce même berceau
Vivre ainsi solitaire
Et trouver son tombeau!

18

Aussi d'un tel dommage
Raoul fut-il dolent,
Car bien qu'un peu volage,
Il n'était point méchant.

19

Et les pleurs qu'épandirent
Ces yeux si pleins d'appas
Sur son cœur s'étendirent
Comme glace et frimas.

20

Voyant tant de souffrance,
Voyant tant de beauté,
Raoul eut repentance
De sa déloyauté.

21

Et conduisant Hélène
A son noble séjour,
Il la fit châtelaine
Pour prix de tant d'amour!

RÉCIT.

22

Merveille sans seconde,
Hélène fut longtemps
L'honneur de Rupelmonde
Et l'orgueil des Flamands!



LA

COMPLAINTE DU MATELOT.

LA

COMPLAINTE DU MATELOT.

Adieu, Anvers! (1)

I

« Adieu, beau rivage de Flandre!
« Adieu, noble ville d'Anvers,
« Où, chaque jour, vient se répandre
« Tout l'or de cent peuples divers!
« Je te quitte, et dans ton enceinte
« Je dois délaisser mes amours.
« Anvers, adieu! reçois ma plainte,
« Je suis voyageur au long cours.

(1) Voyez la note 9.

2

« Je vais pendant toute une année
« Des flots affronter la fureur,
« Et peut-être ma bien-aimée
« Trahira-t-elle mon ardeur!
« Pauvre matelot, avec crainte
« Ainsi faut-il aimer toujours?
« Anvers, adieu! reçois ma plainte.
« Je suis voyageur au long cours.

3

« Pendant que j'essuirai l'orage,
« Que je braverai les autans,
« Elle alors, trompeuse et volage,
« Oublira ses premiers serments.
« Ah! des amours déité sainte,
« Venge-moi de tous ses détours.
« Anvers, adieu! reçois ma plainte,
« Je suis voyageur au long cours.

4

« L'année est longue, et le salaire
« Est minime au navigateur :
« Hélas! il n'a dans sa misère
« Que l'amour pour consolateur,
« J'en avais un, et par la feinte
« La cruelle a terni mes jours :
« Anvers, adieu! reçois ma plainte,
« Je suis voyageur au long cours. »

5

Ainsi, démarrant du rivage,
Chantait un amant insensé
Qu'un perfide et tardif message
Avait au départ abusé;
Tandis qu'entendant sa complainte,
Et désirant son prompt retour,
Sa belle, de douleur étreinte,
Pour lui se consumait d'amour!




Google

LA

MARCHE DES PÈLERINS

VERS KEVELAER.

LA

MARCHE DES PÈLERINS

VERS KEVELAER (1).

Cantique (2).

1

Pèlerin, pèlerin, pénible est le voyage.
Bien rude est le chemin que tu veux parcourir;
Et pour atteindre au but il te faut du courage,
Longuement il te faut et marcher et gravir!

2

Dans l'humble Kevelaer, au fond d'une vallée
Sont l'église et l'autel qui recevront tes vœux;
C'est là que nuit et jour la douce Immaculée
Prodigue ses bienfaits aux pauvres malheureux.

(1) Village en Campine
(2) Voyez note 10.

3

Des mortels soulageant l'incessante misère,
Dans la tempête elle ouvre un port aux nautoniers,
Rend la vie au malade, un enfant à sa mère,
Fertilise nos champs et remplit nos greniers.

4

Viens donc, et les pieds nus, dans cette plaine immense,
Ensemble cheminons, soumis au même sort :
Aussi bien ici-bas tout n'est-il pas souffrance,
Tout n'est-il point labeur jusqu'au seuil de la mort?

5

Pèlerin, pèlerin, pénible est le voyage,
Bien rude est le chemin que tu veux parcourir;
Et pour atteindre au but il te faut du courage,
Longuement il te faut et marcher et gravir!

6

Ah! que de fois des nuits la tremblante lumière
M'a-t-elle à mon chevet retrouvé sans sommeil!
Que de larmes souvent inondaient ma paupière
Lorsque de l'orient s'élançait le soleil!

7

Ainsi la vie est faite : âpre pèlerinage
A travers le vallon où s'épandent les pleurs :
Lieu d'exil et d'ennuis, laborieux passage
Vers un ciel qui n'a plus ni sanglots ni douleurs.

8

O céleste séjour, ô divine patrie!
Quand me recevrez-vous dans vos félicités?
Quand pourrai-je, en prière aux genoux de Marie,
Contempler à loisir ses sublimes beautés?

9

Chaste mère du Christ, donne-nous ton bon ange
Pour nous tracer la route au sein de ces climats :
Alors bien mieux encor nous dirons ta louange,
Vers tes autels plus tôt nous porterons nos pas.

10

Pèlerin, pèlerin, pénible est le voyage,
Bien rude est le chemin que tu veux parcourir;
Et pour atteindre au but il te faut du courage,
Longuement il te faut et marcher et gravir!



POÉSIES DIVERSES.

LES

LARMES DU CHRIST

SUR LA CROIX.

MYSTÈRE

EN TROIS PARTIES (1).

(1) La musique de ce morceau sera publiée.

« C'est ce disciple qui rend témoignage de
« ces choses et qui écrit ceci, et nous savons
« que son témoignage est véritable. »

Évangile selon saint Jean, ch. XXI, V. 24.

PERSONNAGES :

LE CHRIST.
LA SAINTE VIERGE.
MARIE-MADELEINE.
SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE.
CHOEUR DES SAINTES FEMMES.
CHOEUR DES JUIFS ET DES BOURREAUX.
CHOEUR DES ANGES.

—

La scène est sur le Calvaire.

LES

LARMES DU CHRIST

SUR LA CROIX.

MYSTÈRE.

PREMIÈRE PARTIE.

Les Juifs, parvenus au sommet du Calvaire, crucifient le Christ entre les deux larrons

CHOEUR, en élevant la croix.

Affermissons cet instrument de mort,
Hâtons, hâtons les apprêts du supplice:
Et que cet homme, en terminant son sort,
Dans les douleurs et par nos mains périsse!

Crucifions près de ce roi nouveau
Ces deux larrons qui lui rendront hommage;
Prenons sa robe, enlevons son manteau,
Et que les dés en règlent le partage!

(Ils jouent.)

SAINT JEAN, au pied de la croix.

Voici mon divin maître attaché sur la croix,
Nud et les bras ouverts, sans mouvement, sans voix!
Après avoir souffert, hélas! mille tortures,
Longuement enduré les coups et les injures
De ce peuple en fureur,
Faut-il que maintenant dans un cruel martyre
Entre deux criminels le Rédempteur expire!
A cet aspect je sens faiblir mon cœur!
Mais que vois-je?... Marie et ses tristes compagnes
Gravissant le Calvaire, au haut de ces montagnes.
Lieux d'angoisses et de tourments.
« Cesse, mère du Christ, ces vains gémissements;
« Trop longtemps tu nous accompagnes.
« Et que sert-il encor de contempler ce bois,
« D'y voir, spectacle affreux! ton cher fils aux abois? »

AIR.

C'est moi qui pus avant tout autre
Du Christ ouïr l'accent divin;
C'est moi qui fus son cher apôtre
Et dormis hier sur son sein:
Aussi je dois au sacrifice
Suivre mon maître et puis mourir:
Mais toi, Marie, à ce supplice
Peux-tu rester!... Il faut partir.

MARIE

Non, non, je veux, à son heure dernière,
De mon Jésus calmer les maux :

Peut-être que ma voix, que la voix d'une mère
Touchera ces soldats, fléchira ces bourreaux!

AIR.

Pourquoi, grand Dieu, d'un nouveau glaive
Percer mon cœur, percer mon flanc?
Suspends tes traits, ou bien achève
La pauvre mère avec l'enfant.
Vois cet enfant, dans sa misère,
Te demander grâce et merci.
Grâce à ton fils, grâce à sa mère!
C'est bien assez souffrir ainsi.

LES SAINTES FEMMES, compagnes de Marie.

CHOEUR.

Grâce à ton fils, grâce à sa mère!
C'est bien assez souffrir ainsi.

SAINT JEAN, MARIE (Duo.)

Dieu! que ta main puissante
De cette croix sanglante
Dont l'aspect épouvante
Détache ton cher fils!

Ou que ton feu dévore,
Par un miracle encore,
Ce peuple qui t'abhorre,
Ces Juifs, tes ennemis!

LES SAINTES FEMMES. (Tutti.)

Vois sous tes yeux ces femmes en prière;
Ces serviteurs vers toi tendant les bras;
Laisseras-tu, Seigneur, sur le Calvaire
Se consommer cet horrible trépas?

LE CHRIST. (Récitatif solennel.)

O filles d'Israël, détournez vos alarmes (1),
Sur moi ne versez point de larmes,
Pleurez plutôt sur vos enfants,
Sur vos proches et sur vous-mêmes;
Car vos malheurs seront extrêmes
Lorsque viendront les jours suprêmes,
Où, la mort m'enlevant du séjour des vivants,
Sion succombera sous le fer des méchants.

AIR.

Et vous, Jean, mon plus cher apôtre,
Et vous, Marie, écoutez-moi :
Ici-bas aimez-vous l'un l'autre (2),
Secourez-vous, telle est ma loi :
La loi du Christ à l'agonie,
Près d'expirer, et qui vous crie :
Gardez mon nom, gardez ma foi!

(Le Christ pleure.)

SAINT JEAN. (Lamento.)

Voyez, soldats, vaincu par vos supplices,
Jésus versant des larmes de douleur.

(1) Évangile selon saint Luc, chap. XXII, versets 27, 28, 29
(2) Évangile selon saint Jean, chap. XIX, versets 26, 27.

Cessez, cessez vos criminels sévices,
Car c'est Dieu même et notre Rédempteur.

DEUXIÈME PARTIE.

LARMES DE SANG.

LES JUIFS, LES BOURREAUX, irrités des dernières paroles de saint Jean, s'écrient avec force :

CHOEUR.

Anathème, anathème!
Ah! quel nouveau blasphème!
Si cet homme est Dieu même,
Qu'il nous dicte sa loi!

Si sur les Juifs il règne,
De cette croix qui saigne
Qu'il s'arrache et qu'il ceigne
Sa couronne de roi (1)!

LES SAINTES FEMMES, effrayées, dans le lointain.

Anathème, anathème,
Sur ce peuple lui-même,
Qui maltraite et blasphème
Le Messie et sa foi!

C'est lui qui vous enseigne,
Par cette croix qui saigne,

(1) Evangile selon saint Mathieu, chap. XXVII, versets 40, 41, 42.

Hébreux ! son nouveau règne
Et sa divine loi.

LE CHRIST, d'une voix faible et mourante.

Mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi, dans ta colère,
M'abandonner aux mains de ces bourreaux?
J'ai soif, j'ai soif ! mets un terme à mes maux;
Éteins ce feu qui me brûle et m'altère (1).

LES JUIFS, l'abreuvant de vinaigre et d'hysope (avec ironie) :

Il a soif : étanchons
Cette soif, et voyons
Sur ces traits moribonds
S'il revient à la vie :
Ah ! ah ! ah !
(Rires.)

Regardons si des cieux,
Sur un char radieux,
Vers cet homme odieux
Descend le grand Élie (2).
Ah ! ah ! ah !
(Rires.)

SAINT JEAN. (Récitatif.)

Ils l'abreuvent d'absinthe, et d'hysope et de fiel :
Ils l'ont à son flanc gauche atteint d'un coup mortel.

MARIE-MADELEINE.

Déjà son front s'abaisse, et la pâle agonie
Abat de ce beau corps la force anéantie.

(1) Les quatre Évangiles.
(2) Évangile selon saint Mathieu, chap. XXVII, 48, 49; selon saint Marc, chap. XV, 34, 35, 36.

LA VIERGE MARIE.

Ciel, ô ciel! vers sa mère il a jeté les yeux.
M'adresses-tu, mon fils, tes éternels adieux?
Parle, parle...

SAINT JEAN.

Prions, la céleste justice
Peut-être suspendra le sanglant sacrifice,
Arrêtera ces monstres furieux;
Souvent la voix du juste ouvre l'accès des cieux.

SAINT JEAN, LA VIERGE, MARIE-MADELEINE, à genoux et en prière (Trio)

Seigneur, au Calvaire
Vois-nous en prière;
Que ton cœur de père
Soit moins irrité.

La victime est prête;
Faut-il qu'elle vête
Au prix de sa tête
Notre iniquité?

Faut-il que sa vie
Tout entière expie
La faute accomplie
De l'humanité?

LES JUIFS, abreuvant de nouveau le Christ. (Reprise du chœur.)

Il a soif : étanchons
Cette soif, et voyons

Sur ses traits moribonds
S'il revient à la vie.
Ah! ah! ah!

(Rires)

(A cette dernière cruauté, la Vierge tombe évanouie, et le Christ verse des larmes de sang.)

SAINT JEAN. (Le même *lamento* qu'à la première partie.)

En éprouvant tant de maux à la fois,
Ah! c'est du sang qui de tes yeux ruisselle,
Mon doux Sauveur, lorsqu'en outre tu vois
Ta pauvre mère à tes pieds qui chancelle!

LES JUIFS, reprenant le chœur.

Regardons si des cieux.
Sur un char radieux,
Vers cet homme odieux
Descend le grand Élie!

TROISIÈME PARTIE.

LARMES DE JOIE.

LE CHRIST.

Pardonne-leur, mon Dieu! Savent-ils ce qu'ils font,
Ces ingrats pour lesquels ton fils se sacrifie?
Que ta volonté sainte enfin soit accomplie!
Prends ma vie, et les cieux aux hommes s'ouvriront (1).

(Une musique céleste se fait entendre, le firmament s'ouvre, les anges apparaissent et volent vers le Christ.)

(1) Evangile selon saint Luc, chap. XXIII, versets 34, 36.

PRÉLUDE.

LES ANGES

Hymne.

Nous sommes les anges,
Célestes phalanges,
Chantant les louanges
Du grand Rédempteur.

La tâche est remplie.
Victoire au Messie
Qui réconcilie
L'homme au Créateur!

Plus de peine amère;
Viens, quitte la terre,
Jésus, vers ton père
Prends ton noble essor.

(A la vue de la Rédemption du genre humain, le Christ verse des larmes de joie.)

TROIS ANGES.

Et nous que tu charmes
Après tant d'alarmes,
Recueillons tes larmes
Dans nos coupes d'or!

TOUT LE CHOEUR DES ANGES.

Et nous que tu charmes
Après tant d'alarmes,

Recueillons tes larmes
Dans nos coupes d'or!

(Le Christ expire en jetant un grand cri) (1).

SAINT JEAN. (Lamento.)

Le Christ est mort : vers la voûte éternelle
S'élève enfin mon maître bien-aimé;
Il a lavé la faute originelle,
Sauvé le monde, et tout est consommé (2).

(Tremblement de terre, les tombeaux s'ouvrent et le voile du temple se déchire) (3).

GRAND FINALE. (Fugue.)

LES JUIFS, LES BOURREAUX ET LES SOLDATS, effrayés et à voix basse.

L'éclair luit, le sol tremble,
Les tombeaux vont s'ouvrir;
Toute la terre semble
Prête à s'anéantir :
Ah! devons-nous ensemble
En ce moment périr?

LE CENTENIER, montrant le Christ mort sur la croix.

Ah! celui-là sans doute
Fut le Dieu rédempteur
Qui nous montrait la route
Du salut, du bonheur,
Et punira le doute
Des Juifs et leur fureur (4)!

(1) Évangile selon saint Jean, chap. XIX, vers. 31.
(2) Idem.
(3) Évangile selon saint Mathieu, chap. XXVII, vers. 51, 52, 53.
(4) Id. Id. vers. 54.

LES ANGES, aux Juifs

L'éclair luit, le sol tremble,
Les tombeaux vont s'ouvrir;
Toute la terre semble
Prête à s'anéantir :
C'est Dieu qui nous rassemble,
Méchants, pour vous punir!

SAINT JEAN, au peuple.

Oui! mon maître sans doute
Était le Rédempteur;
Il vous montrait la route
D'un avenir meilleur,
Et lèvera le doute
Qui voile votre cœur.

LES SAINTES FEMMES.

L'éclair luit, le sol tremble,
Les tombeaux vont s'ouvrir,
Toute la terre semble
Prête à s'anéantir :
Dieu veut-il donc ensemble
Au ciel nous réunir?

Tutti.

LES JUIFS, avec fureur.

Maudite soit la loi nouvelle
Qui des Gentils brise les fers!

Haine à Jésus, haine éternelle!
A nous l'empire et l'univers!

LES ANGES, LES SAINTES FEMMES, avec éclat.

Louons, louons la loi nouvelle
Qui des Gentils brise les fers;
Gloire au Très-Haut, gloire immortelle
Au Rédempteur de l'univers!



LES

SAINTES FEMMES

AU TOMBEAU DU CHRIST.

ORATORIO (1).

Évangile selon saint Marc, chap. XVI.

« 1. Et lorsque le jour du sabbat fut passé, Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques, et Salomé achetèrent des aromates pour venir embaumer le Christ.

« 2. Et le premier jour de la semaine, dès le matin, elles vinrent au sépulcre au lever du soleil.

« 3. Et elles se disaient l'une à l'autre : Qui ôtera la pierre de l'entrée du sépulcre? car cette pierre était fort grande.

« 4. Et regardant elles virent qu'elle était ôtée.

(1) Cet oratorio a été mis en musique par M. Concone.

« 5. Et entrant dans le sépulcre, elles aperçurent un jeune homme assis à droite, couvert d'une robe blanche, et elles furent effrayées.

« 6. Et il leur dit : Ne craignez point; vous cherchez Jésus de Nazareth crucifié; il est ressuscité, il n'est point ici; voilà le lieu où on l'a mis.

« 7. Mais allez, dites à ses disciples et à Pierre qu'il vous précède en Galilée; là vous le verrez comme il vous l'a dit... »

LES

SAINTES FEMMES

AU TOMBEAU DU CHRIST.

PERSONNAGES :

MARIE-MADELEINE.
MARIE, mère de Jacques.
SALOMÉ.
UN ANGE.

Cet ouvrage peut s'exécuter sur un théâtre de société; les personnages seraient alors vêtus de costumes juifs, tels que la tradition sacrée nous les a conservés.

Le théâtre représentera un lieu agreste et solitaire, environné de rochers, avec l'entrée du saint sépulcre taillée dans le roc.

Il fait nuit : prélude mystérieux; Marie, mère de Jacques, et Salomé s'avancent avec crainte et précaution

MARIE, mère de Jacques. (Récitatif.)

Ma sœur, le Christ est mort, et dans la sainte tombe
Repose en son linceul cette grande hécatombe,

Pour racheter le monde expirant sur la croix;
Prions sur son tombeau pour la dernière fois.

SALOMÉ.

Oui, prions : car j'ai vu du Prétoire au Calvaire
Entraîner le Sauveur; j'ai vu sa pauvre mère,
Près du corps de son fils, se pâmer dans les pleurs !
Et moi, j'ai dû survivre à de telles douleurs!

MARIE et SALOMÉ.

Ensemble (**à mi-voix.**)

Bien avant que l'aurore
Paraisse et se colore,
Il en est temps encore,
En silence avançons.

Loin d'un roi sanguinaire,
Allons avec mystère
Dans ce lieu funéraire
Offrir nos oraisons.

MARIE-MADELEINE.

(**Solo et grand air.**)

Mes chères sœurs, à vos hommages
Je viens aussi joindre mes vœux;
Je viens sous ces voûtes sauvages
Courber mon front respectueux.

Oui, dans le lin et dans la myrrhe
J'embaumerai mon doux Seigneur,
Mon doux Seigneur, pour qui soupire,
Le jour, la nuit, mon triste cœur.

Dieu ne m'a-t-il pas dit : « Lève-toi, faible femme;
« Au sombre désespoir ne livre plus ton âme;
« La clémence du ciel peut beaucoup pardonner
« A celle dont le cœur a su beaucoup aimer? »

De la Madeleine,
Que sa faute enchaîne,
Soulage la peine,
Jésus de bonté!

A l'âme en détresse
De la pécheresse
Donne ta tendresse
Et l'éternité!

SALOMÉ.

Pour embaumer Jésus dans ces lins écarlates
Voici les doux parfums, voici les aromates.

(Le jour paraît.)

MADELEINE.

Le jour luit : pénétrons dans le sombre caveau.

MARIE, mère de Jacques.

Mais comment soulever la pierre du tombeau?
Nos bras d'un tel effort n'auront pas la puissance.

MADELEINE.

Du Roi de l'univers invoquons l'assistance
Et marchons!

(Soudain le jour s'obscurcit et un tremblement de terre se fait sentir.)

SALOMÉ.

Mais quel bruit tout à coup retentit?
Sous nos pas le sol tremble et l'air au loin frémit.

MADELEINE.

Quelle vive lumière et quel spectacle étrange!
Au milieu des éclairs je vois paraître un ange
Couronné de rayons, éclatant de splendeur,
Superbe et dans mes sens répandant la terreur...
Je succombe.

LES FEMMES.

Ah! fuyons!

(Toutes se prosternent épouvantées. Le saint sépulcre s'éclaire d'une vive lumière. L'Ange paraît vêtu d'une robe blanche. Une musique céleste annonce sa venue.)

L'ANGE.

Calmez-vous, saintes femmes.
Et plutôt dans vos âmes
D'une sainte allégresse exhalez les transports.
Ne cherchez point parmi les morts,
Et sous la voûte sépulcrale,
Celui qui, du trépas trompant la nuit fatale,

Près de Dieu s'est assis dans l'éternel séjour.
Ouvrez vos cœurs à l'espérance,
Du Christ chantez la délivrance;
Aux jours de deuil et de souffrance
Succède enfin un plus beau jour.

LES SAINTES FEMMES.

Ouvrons nos cœurs à l'espérance,
Du Christ chantons la délivrance:
Aux jours de deuil et de souffrance
Succède enfin un plus beau jour.

L'ANGE.

Rappelez-vous la divine parole :
« Aux mains des Juifs je dois être livré;
« Sur une croix il faut que l'on m'immole,
« D'affreux tourments en mourant déchiré.
« Puis, reprenant ma jeunesse première,
« Après trois jours j'ouvrirai mon tombeau,
« Transfiguré dans des flots de lumière,
« Et de la chair dépouillant le fardeau. »

Pourquoi tarder, ô saintes femmes,
A proclamer la vérité?
Le Seigneur est mort pour vos âmes,
Le Seigneur est ressuscité!

LES FEMMES, avec enthousiasme.

Le Seigneur est mort pour nos âmes,
Le Seigneur est ressuscité.

L'ANGE, LES SAINTES FEMMES.

Hymne final.

Jésus, Jésus, de ta demeure
Jette sur nous ton œil puissant.
Fais qu'ici-bas, fais qu'à toute heure
Ton bras secoure l'innocent!

LES FEMMES, à genoux, à mi-voix.

Près du Très-Haut notre prière
S'élèvera par tes bons soins :
Tu subissais notre misère,
Tu connaîtras mieux nos besoins.

Tutti.

Que du Sauveur nos voix unies
Disent la gloire à l'univers!
Que de nos chants les harmonies
Portent aux cieux nos saints concerts!



PIERRE L'ERMITE

ET

LES CROISÉS BELGES.

EXPOSITION.

Voici un résumé des faits historiques :

En 1095 le pape Urbain II publia la première croisade au concile de Clermont. Pierre l'Ermite lui avait suggéré cette entreprise. Ce pieux solitaire, de retour de la Palestine, où il avait enduré un cruel esclavage, peignit d'une manière si touchante les maux infligés aux chrétiens par le glaive des musulmans, Jérusalem mise au pillage, et le saint sépulcre violé, qu'il émut de pitié et d'indignation le pape et toute la chrétienté. Pierre courut ensuite, un crucifix en main, de contrée en contrée, appelant les peuples à la guerre sainte. C'est surtout en Belgique, pays guerrier et religieux, qu'il excita le plus d'enthousiasme; et ce furent aussi les princes et les chevaliers de ce pays qui obtinrent

le plus de gloire dans cette croisade et en furent élus les chefs. Godefroy de Bouillon, marquis d'Anvers et duc de Lorraine, Baudouin et Eustache, ses frères, Robert, comte de Flandre, surnommé l'Épée des chrétiens, Baudouin, comte de Hainaut, prirent la croix. Plus d'une princesse même suivit l'expédition, et entre autres Gertrude, sœur du comte Robert, qui combattit à ses côtés. L'influence des princes flamands était même pour lors si décisive parmi les croisés, que Godefroy fut proclamé roi de Jérusalem, et après lui Baudouin, son frère. Plus tard un autre Baudouin VI devint empereur de Constantinople. L'armée flamande arriva la première sous les murs de Jérusalem le 10 juin 1099, et les chevaliers Godefroy, Eustache, Robert, escaladèrent les premiers les remparts.

Ce vaste mouvement religieux a donc une physionomie toute belge, toute nationale; l'auteur l'a cru très-propre à faire le sujet d'un oratorio, poëme lyrique d'un intérêt élevé et d'un grand entraînement. Il a choisi le moment où Godefroy, revenu depuis quelque temps de l'Allemagne, où il avait gagné la bataille de Mersebourg, conjointement avec l'empereur Henri IV, contre Rodolphe (bataille où le duc de Bouillon tua le compétiteur de l'empire de sa propre main), est censé célébrer ses victoires dans un tournoi près de Bruxelles, au château de Baisy, lieu de sa naissance et de sa résidence habituelle. Il convoque toute l'élite de la chevalerie à cette fête, que l'arrivée subite de Pierre l'Ermite vint interrompre. Celui-ci (1), dit la chronique, était un petit homme d'une physionomie

(1) Pierre l'Ermite, quoique né à Amiens, habita longtemps la Belgique; il séjourna au bord de la Meuse, près de Huy, dans l'abbaye de Neumoutier, qu'il

peu agréable, ne mangeant que du pain, ne buvant que de l'eau. Il avait l'air très-mortifié, portant une longue barbe et un habit fort grossier; mais sous cet extérieur humble ayant un grand cœur, du feu, de l'éloquence, de l'enthousiasme, enfin tout ce qu'il faut pour persuader la multitude qui le suivait partout. Il marchait à la tête des armées, chaussé de sandales et ceint d'une corde, prêchant la fin du monde, et annonçant que le Christ lui était apparu et lui avait dit : « Pierre, je serai auprès de toi, il est temps de secourir mes serviteurs. » Il promettait la rémission des péchés et montrait le ciel ouvert à ceux qui prendraient la croix.

C'est le personnage le plus en relief dans cet oratorio, comme aussi le principal acteur du grand drame du moyen âge. Puis se présentent le Belge Godefroy, héros de la Jérusalem délivrée, Baudouin, son frère, la princesse Gertrude, sœur du comte Robert de Flandre. On jugera si tous ont été convenablement disposés et peuvent, par l'adjonction des chœurs et la magie musicale, reporter l'imagination vers cette époque si intéressante de notre histoire.

avait fondée, il y mourut en 1115 à son retour de Palestine, et son tombeau s'y voyait encore il y a peu d'années.

PIERRE L'ERMITE

ET

LES CROISÉS BELGES.

ORATORIO.

La scène se passe dans la plaine de Baisy, près de Genappe. Les tourelles de la résidence du duc de Bouillon s'aperçoivent au fond. La scène est disposée en tournoi. Godefroy est sur son trône ; Baudouin, son frère, Robert, comte de Flandre, Gertrude, sa sœur, à ses côtés. Les châtelaines et nobles dames assistent à la fête. L'élite des chevaliers flamands et brabançons remplit l'enceinte brillante d'ornements et de drapeaux.

(Un bruit de fanfares annonce l'ouverture des joutes.)

CHOEUR DES CHEVALIERS.

Nos phalanges victorieuses
Aux champs de Mersebourg ont vu fuir l'ennemi.
Et le grand Godefroy, sur son trône affermi,
Doit, en ce jour, de palmes glorieuses
Orner le front du Belge heureux et raffermi.

8.

Au sein des plaisirs et des fêtes,
Désormais, Wallons et Flamands.
Oubliant nos vieux différends,
Poursuivons à l'envi de plus douces conquêtes.

BAUDOUIN.

Chevaliers, comtes et barons,
Livrez au vent votre bannière,
Et qu'au milieu de la carrière
Brille l'éclat de vos pennons.
Godefroy vous ouvre l'arène,
Et de Robert l'aimable sœur,
De ce tournoi la souveraine,
Gertrude, des Flandres l'honneur,
De rameaux de myrte et de chêne
Couronnera l'heureux vainqueur.

CHOEUR.

Au sein des plaisirs et des fêtes
Poursuivons à l'envi de paisibles conquêtes.

TROIS CHATELAINES.

I

La gloire aux chevaliers
Offre toujours des charmes,
Mais souvent que de larmes
Nous coûtent vos lauriers!

2

Aux sanglantes horreurs
Nos âmes sont peu faites;
Pour vous sont les conquêtes,
Et pour nous les douleurs.

3

Brillez par des succès,
Mais aux yeux de vos belles,
Dans des joutes nouvelles,
Doux loisirs de la paix!

CHOEUR DES CHEVALIERS.

Au sein des plaisirs et des fêtes
Poursuivons désormais de plus douces conquêtes.
(On entend au loin un grand tumulte et des acclamations.)

BAUDOUIN.

Mais d'où partent ces cris?

CHOEUR.

Quels flots tumultueux
D'enfants et de vieillards envahissent ces lieux!

UN HÉRAUT.

Vers cette enceinte un solitaire,
S'avance les pieds nus et le visage austère;

Cherchant Godefroy de Bouillon ;
De Pierre il porte le saint nom.
Entouré d'un concours immense,
Partout sa brûlante éloquence
Narre des Sarrasins les profanes exploits
Et Jérusalem asservie.
Aux pieux accents de sa voix
Aussitôt la foule attendrie
Délaisse et foyers et patrie
Pour du Christ arborer la croix.

LE PEUPLE, FEMMES, ENFANTS, VIEILLARDS.

Que le monde écoute et vénère
L'homme de Dieu, l'ermite Pierre.

GODEFROY.

Courageux pèlerin, venu de ces climats
Où le païen vainqueur poursuit ses attentats,
A tout mon peuple ému, que ta voix persuade,
Pourquoi viens-tu prêcher une sainte croisade?
Qui t'amène vers moi?

PIERRE.

L'ordre du Tout-Puissant.

GODEFROY.

Et que veut l'Éternel?

PIERRE.

Te donner l'Orient.

O vous, de la Belgique
Vaillants dominateurs,
De la foi catholique
Soyez les défenseurs.
Cessez, cessez vos jeux frivoles;
Le grand sépulcre est dévasté,
Et les païens de leurs idoles
Ont rempli la sainte cité!

LE PEUPLE.

Que le monde écoute et vénère
L'homme de Dieu, l'ermite Pierre.

PIERRE.

Jérusalem expire
Sous les coups des païens,
Dans un cruel martyre
Succombent les chrétiens.
Écoutez ma sainte parole,
Grand Godefroy, chefs et clergé:
Et que tout Belge s'arme et vole
Au secours du Christ outragé.

GODEFROY

A ta voix, digne ermite,
Je joins aussi ma voix,
Et des Belges l'élite
Arborera la croix.

DUO.

GODEFROY.

Cessons, cessons nos jeux frivoles;
Le grand sépulcre est dévasté,
Et les païens de leurs idoles
Ont rempli la sainte cité.

PIERRE.

Cessez, cessez vos jeux frivoles;
Le grand sépulcre est dévasté,
Et les païens de leurs idoles
Ont rempli la sainte cité.

(Tous les chevaliers se précipitent, prennent la croix et s'écrient :)

Écoutons sa sainte parole,
Et que notre chef vénéré
A notre tête s'arme et vole
Au secours du Christ éploré.

(Des châtelaines et des jeunes filles se jettent au-devant d'eux et s'opposent à leur départ.)

CHOEUR.

Oubliant la patrie, oubliant vos compagnes,
Pourquoi, généreux combattants,
Courir delà les mers et loin de nos campagnes
Braver le fer des mécréants?
Ah! que ce pieux fanatique
Porte ailleurs ses funestes pas!
Désarmez, désarmez vos bras.

Et des trésors de l'heureuse Belgique
Venez enfin jouir après tant de combats.

GERTRUDE.

Est-ce bien là, femmes chrétiennes,
Un langage digne de vous?
Et faut-il opposer des chaines
Aux volontés d'un Dieu jaloux,
Tandis que du Sauveur l'inconsolable mère,
Toutes les nuits m'apparaissant,
Me montre aussi sur le Calvaire
Une seconde fois son fils agonisant?

AIR.

1

De la vierge Marie
Preux, calmez les douleurs :
Et chassez du Messie
Les cruels oppresseurs.

2

Que vos troupes sacrées
Conquièrent les saints lieux!
Dieu puissant des armées,
Tu le veux! tu le veux (1)!

QUATUOR.

GERTRUDE.

Que vos troupes sacrées
Conquièrent les saints lieux!

(1) Dieu le veut! (Diex el volt!) cri de ralliement des croisés.

Dieu puissant des armées,
Tu le veux! tu le veux!

BAUDOUIN.

Que nos troupes sacrées
Conquièrent les saints lieux!
Dieu puissant des armées,
Tu le veux! tu le veux!

GODEFROY.

Que nos troupes sacrées
Conquièrent les saints lieux!
Dieu puissant des armées,
Tu le veux! tu le veux!

PIERRE.

Que vos troupes sacrées
Conquièrent les saints lieux!
Dieu puissant des armées,
Tu le veux! tu le veux!

PIERRE L'ERMITE, inspiré et avec exaltation.

Entendez-vous du ciel la volonté dernière?
Une femme a vêtu la force du lion,
Et veut que la premiere
La Belgique guerrière
Se précipite au secours de Sion.
Godefroy, prends ton oriflamme
Et jusqu'aux rives du Jourdain

Trace-nous un sanglant chemin.
Dispersant les païens par le fer et la flamme.
La croix en main, je marche auprès de toi,
Et déjà j'aperçois aux éternelles voûtes
La Vierge te bénir, et d'ineffables routes
S'ouvrent aux défenseurs du Christ et de la foi.

(Les cintres du théâtre s'éclairent, le ciel s'ouvre; le Tout-Puissant dans sa gloire la Vierge, les anges, apparaissent dans l'immense Empyrée.)

(Les jeunes gens se présentent, prennent la croix et chantent :)

Marchons, et qu'au lointain rivage
Bientôt notre jeune courage
Brise les chaines des tyrans!

LES FEMMES.

Suivant aussi vos destinées,
Nous irons au sein des armées
Soigner les blessés, les mourants.

LES CHEVALIERS.

Venez, jeunesse magnanime,
Et qu'un saint transport vous anime
Sous nos étendards triomphants.

GRAND CHANT NATIONAL.

LES HOMMES.

Belgique chérie
Unis pour toujours tes enfants,

Que ta voix rallie
Les Wallons et Flamands!
Que tout Belge s'efforce
De se ranger sous ton lion,
L'union fait la force
Et fait la nation.

LES FEMMES, à genoux.

Sainte Providence
Donne du bled à nos sillons,
Et l'indépendance
A nos bataillons.

Protége la patrie,
Nos chefs et leur postérité.
Et que chacun s'écrie :
Vive la liberté!

Tutti général.

Vive la patrie!
Vive, vive, la liberté!

(Tous quittent l'enceinte du tournoi ; Godefroy et Pierre l'Ermite marchent à la tête des guerriers ; les chevaliers, les femmes, tout le peuple se précipitent à leur suite en s'écriant :)

CHOEUR FINAL. (Air de marche.)

A la voix du prophète
La Belgique s'émeut;
Plus de jeux, plus de fête,
Que rien ne nous arrête,
Marchons à la conquête:
Dieu le veut! Dieu le veut!

LA

TOURMENTE AU GRAND ST-BERNARD.

SCÈNE DRAMATIQUE AVEC CHOEURS [1].

Les Alpes; il fait nuit.

UN PÈLERIN. (Récitatif.)

Déjà la nuit s'avance et la tempête augmente;
Et les vents, mugissant sur la cime des monts,
En horrible tourmente
S'élancent déchaînés jusqu'au bas des vallons!
Que leur souffle est cruel, que la neige est épaisse!
Comme en flocons pressés partout elle s'affaisse!
Mais quel fracas tout à coup retentit?
Quel bruit étrange!
Il s'approche, il grandit,
Ciel! qu'entends-je?
C'est une avalange
Qui roule impétueuse et bientôt s'engloutit...
Errant sur la terre étrangère,
Me voilà seul dans ces affreux climats,

(1) Ce morceau sera mis en musique.

Seul, et personne ici ne peut guider mes pas
Vers le grand monastère,
Asile tutélaire
Que saint Bernard ouvrit au pauvre pèlerin!
Du chemin j'ai perdu la trace,
Sous les frimas tout se voile et s'efface;
J'ai froid, j'ai froid... mon sang se glace...
Hélas! faut-il mourir de misère et de faim?

Air.

Lorsque le ciel guérit ma mère,
D'aller à Rome je fis vœu;
Je quittai mon humble chaumière,
Les pieds nus, priant le bon Dieu...
(La tempête redouble.)

Mais ces déserts seront ma tombe!
Divin Jésus, entends mes cris...
Mes yeux se troublent... je succombe!...
Adieu, ma mère!... mon pays!
(Il tombe enseveli dans les neiges Silence.)

(Bruit lointain des cloches de l'hospice, les religieux se réunissent au son des trompes et s'approchent.)

LES RELIGIEUX

CHOEUR.

Allons, affrontons la tempête,
Cherchons nos frères égarés;
Bravons les vents, mettons en quête
Nos chiens, nos guides assurés,

Entendez-vous?... leurs voix plaintives
Annoncent quelque grand malheur!
Dans la nuit, au bas de ces rives
Se meurt sans doute un voyageur.

Le voilà!... nos chiens le caressent,
Il soupire, il reprend ses sens...
Otons ces neiges qui l'oppressent,
Réchauffons ses membres tremblants.

(Les religieux retirent le pèlerin étouffé sous les neiges, et le raniment agonisant Il revient à lui.)

LE PÈLERIN. (Récitatif.)

Où suis-je?... le sommeil m'accable!
Je souffre de misère ainsi que de besoins...
Me voilà mieux... quelle main charitable
M'assiste et m'entoure de soins?

Air.

Je respire à peine,
Mais de veine en veine
Une ardeur soudaine
Vient chauffer mon sein.

Je me sens renaitre :
Qui donc dans mon être
Répand ce bien-être,
Ce baume divin?...

(Avec transport.)

Ah! ce sont les pères
De ces sanctuaires,

De ces lieux austères
Les grands bienfaiteurs ;

Ou plutôt Dieu même
Dont l'amour extrême
Donne à ceux qu'il aime
Ces anges sauveurs!

CHOEUR FINAL.

LE PÈLERIN.

Sur ces rocs, au fond des abimes,
Partout tu prodigues tes biens,
Seigneur! sur les plus hautes cimes
Tu mets tes plus fermes soutiens.

A ces vertueux solitaires
Réserve tes heureux secours,
Et reçois les humbles prières
De celui qui leur doit ses jours.

LES RELIGIEUX.

De ces rocs, de ces froids abimes
Tu nous as choisis les gardiens,
Seigneur! sur ces hauteurs sublimes
Fais-nous part aussi de tes biens.

Dans ces montagnes solitaires
Garde-nous tes plus prompts secours,
Et fais qu'en assistant nos frères
Longtemps nous te donnions nos jours!

L'ENFANT PERDU.

SCÈNE DRAMATIQUE.

Une mère.

C'était par un beau jour de publique allégresse,
Quand Paris sur les quais, dans ses jardins se presse :
Partout l'immense foule emplissait le chemin,
Et moi je promenais mon enfant par la main.
Mon petit Paul était enivré de la fête ;
De son bonheur aussi je marchais satisfaite,
Dans l'ignorance, hélas! de mon malheur prochain!

O mon cher fils, ô mon idole!
Ah! que je t'aime, ainsi joyeux,
Sur ton front portant l'auréole
De tes cheveux blonds et soyeux!
Concevez l'orgueil d'une mère
Lorsqu'elle entend dire en passant :
« Voyez quelle grâce légère,
Voyez, voyez le bel enfant! »

Mais qu'est-ce donc? Chacun se précipite,
Car l'artifice a sillonné les airs
De mille feux : on se presse, on s'excite.
Et tout à coup dans l'ombre qui s'agite
Mon fils échappe à mes bras entr'ouverts:
Il n'est plus là! Paul! mon Paul, je te perds!

Comme en démence,
Lors je m'élance
Dans l'ombre immense,
Mais vains transports!

L'ardente foule,
Qui se déroule,
Au loin refoule
Tous mes efforts.

Peuple en délire,
Cesse de rire,
Vois mon martyre,
Entends mes cris;

Car une femme
Cherche et réclame
Toute son âme,
Son fils! son fils!

Qu'entends-je!... c'est sa voix chérie,
Oui! c'est lui, je l'embrasse! ô Seigneur tout-puissant.
Et toi, sainte Vierge Marie,
Soyez bénis, j'ai mon enfant!

LA DOULEUR FILIALE.

Élégie.

Cessez, cessez, mes vers, de célébrer la gloire,
De chanter les héros,
Un plus grave sujet vient frapper ma mémoire
Et troubler mon repos.

Mon père, tu n'es plus!... ô douloureuse image!
O cruel souvenir!
Mort précoce et voilant d'un ténébreux nuage
Mon sinistre avenir!

Plus de père à quinze ans! Au sortir de l'enfance
Rester seul, sans soutien,
Seul porter le fardeau d'une errante existence
Sans cet ange gardien!

Ah! maintenant le cours de mes jours solitaires
Sera plein de regret.
Que de nuits sans sommeil! que de larmes amères
Mouilleront mon chevet!

Tandis qu'auprès de lui ma docile jeunesse
S'écoulait sans soucis.
Qu'il chassait de mon cœur et la trompeuse ivresse
Et les mortels ennuis;

Que ses doctes leçons de mon adolescence
Occupaient les loisirs;
Que sur tous mes travaux sa sage prévoyance
Répandait les plaisirs,

Je pouvais oublier dans l'ardeur de mon age
Les rigueurs du destin,
Je pouvais croire alors et mes jours sans nuage
Et mon bonheur sans fin.

J'espérais que le sort en faveur de mon père
Suspendrait sa fureur:
J'espérais vainement! et son arrêt contraire
Dissipa mon erreur.

Bientôt mon père, atteint d'une fièvre fatale,
M'exprima ses adieux;
Bientôt je vis la mort au teint livide et pâle
S'étendre sur ses yeux.

C'est en vain qu'il voulait sur les bords de l'abime
Combattre le trépas,
C'est en vain... la cruelle arracha la victime
D'entre mes faibles bras.

A ce seul souvenir mon âme se resserre.
L'horreur saisit mes sens.

Et dans tous mes esprits un trouble involontaire
Refoule ses tourments.

Déjà des pleurs nouveaux ont humecté ma lyre,
Ont inondé mon sein;
Je sens faiblir ma voix, et mon triste délire
S'est apaisé soudain.

Trop heureux si j'ai pu sur le seuil d'une tombe
Faire entendre mes chants,
Si j'ai touché mon père et consolé son ombre
Par ces pieux accents!



RUBENS.

MONOLOGUE.

I

Anvers, ô ma patrie, enfin je t'aperçois!
Je vous revois, rives chéries
Dont le fertile Escaut environne à la fois
Ces murs, ce double port et ces vertes prairies!
Qu'un tel spectacle a pour moi de douceur!
Anvers, noble fille de l'onde,
Nulle autre cité dans le monde
N'étale ainsi tant d'éclat, de splendeur!
J'ai parcouru les plaines italiques;
J'ai vu Gênes, Venise, orgueil des républiques,
Rome éternelle au sein d'un air impur,
Naples baignant ses pieds dans un golfe d'azur.
J'ai peint aux chauds rayons du soleil d'Hespérie;
Puis j'affrontai l'Océan, sa furie,
Portant l'olivier de la paix
Au souverain du peuple anglais

Londres m'est apparue, et sa Tour et ses quais,
Vastes dépôts de l'industrie :
Mais la Tamise et ses mille vaisseaux,
Mais Madrid et Grenade aux brunes Andalouses,
Mais ces riches villes jalouses
Que porte l'Italie étreinte par les flots ;
Ces villas aux amples portiques ;
Ces beautés dont les voix forment des sons magiques ;
Tous ces trésors enfin de grâce ou de grandeur,
Ont moins charmé mes yeux, ont moins touché mon cœur,
Anvers, que ta riante enceinte,
Que tes maisons dont la façade est peinte,
Ou dont les toits aux gothiques frontons
S'élèvent encadrés dans d'élégants festons.
Que j'aime tes bourgeois aux puissantes maitrises,
Gardiens si fiers de leurs vieilles franchises,
Actifs, laborieux, mais amis des plaisirs!
Aussi je veux terminer ma carrière
Au milieu de ces murs si pleins de souvenirs.
Trop longtemps retenu sur la terre étrangère,
Désormais dans ces lieux où respirait mon père,
Berceau de ma famille entière,
Je veux aux arts consacrer mes loisirs.
J'habiterai ces fertiles campagnes,
Jardins de moissons et de fleurs ;
Flandre! je reverrai tes joyeux laboureurs
Et leurs belles compagnes
Au teint si frais, aux si vives couleurs.
Oui! c'est ici que la nature
Revêt pour moi sa plus riche parure,
Qu'elle expose aux regards ces merveilleux secrets,
Cet ardent coloris dont j'embrase mes traits.

C'est sous le ciel de ma patrie
Que j'ai trouvé cet art divin
De donner aux contours la force et l'harmonie,
D'animer mes tableaux d'une nouvelle vie,
Que je suis peintre enfin!

II

D'une brillante et fine allégorie
Voilant ainsi mes pinceaux délicats,
J'offre aux mortels la changeante effigie
Des voluptés et des maux d'ici-bas.

Parfois d'une aimable allégresse
Voulant retracer les ardeurs,
C'est Bacchus et sa douce ivresse
Dont je rends les folles erreurs.
Autour de son char les Bacchantes,
En proie à leurs fureurs bruyantes,
Hurlent de rustiques concerts;
Tandis que le joyeux Silène,
L'œil en feu, la marche incertaine,
Suit couronné de pampres verts.

Faut-il de la colere
Peindre la passion?
C'est le dieu de la guerre
Qui nait sous mon crayon.
C'est Mars de son tonnerre
Ébranlant nos remparts;
Son pied brûle la terre
Et foule les beaux-arts :

Vénus, qu'il abandonne,
En vain retient ses pas;
L'indomptable Bellone
Le précède aux combats.

Mais combien je préfère
Sur ma toile légère
Esquisser de Cythère
Le tableau séduisant!
Quand, la face rougie,
Le satyre en furie
A la nymphe jolie
Donne un baiser brûlant.
Plaisirs, beauté, nature,
Éloquente peinture,
Que vous charmez mes sens!
Aux arts, à leur magie
Je consacre ma vie,
Mes goûts et mes talents!

III

Oublions cependant tous ces sujets frivoles,
De la mythologie écartons les idoles;
A de plus nobles soins que mon art soit offert.
C'est Dieu qui nous appelle, et son temple est ouvert.
Son temple!... regardez! en est-il qui l'égale?
Redressant ses arceaux, l'immense cathédrale
S'élève, et sur la tour, comme un astre des cieux,
Notre-Dame apparait sanctifiant ces lieux,
Semblant ainsi planer, sans que rien la soutienne,
A la pointe où finit la flèche aérienne.

Que ce faite grandit avec légèreté !
Que ce portail gothique est plein de majesté !
Entrons : sous cette voûte et si haute et si sombre
Parmi ces longs parvis et ces piliers sans nombre
Comme l'œil se promène et se perd tour à tour !
Surtout quand le soleil, à la fin d'un beau jour,
A travers les vitraux épanchant sa lumière,
Verse l'azur et l'or dans ces forêts de pierre.
Sur cet autel sacré qu'environne le chœur,
Tout fait connaître ici l'éternel Créateur,
Tout m'exalte et m'inspire : auprès de ces merveilles,
Vis-à-vis de ces nefs qui n'ont point de pareilles,
Je veux placer une œuvre, emblème de la foi,
Digne de mon pays, et d'Anvers, et de moi.
Sainte mère du Christ, dans ce temple adorée
Dirige mes pinceaux : au Calvaire éplorée,
Montre-moi ton cher fils descendant de la croix
Et pressé dans tes bras pour la dernière fois.

C'était vers le déclin de la triste journée,
Lorsque de Golgotha la cime abandonnée
Avait vu s'éloigner les Juifs et le bourreau.
Le ciel restait voilé sous un sanglant rideau,
Et la terre pleurait le cruel sacrifice.
Cinq disciples, montés sur le bois du supplice,
Dégagèrent le corps du Sauveur des humains ;
La mort l'avait pâli de ses livides mains,
Mais tout du Dieu vivant révélait l'origine :
Ces traits éblouissants d'une clarté divine,
Ce corps même si souple et si pénible à voir !
Avec quels soins touchants dans ce pieux devoir,
Silencieux, navrés, mais aussi sans relâche,

Les apôtres chéris accomplissaient leur tâche !
L'un arrachait les clous de l'arbre des douleurs
Et soutenait Jésus : trois autres tout en pleurs
Déployaient sous ce corps près de toucher la terre
Les replis onduleux d'un linceul mortuaire
Qui reflétait du Dieu l'éclatante blancheur.
Jean près de l'appareil recevait le Seigneur,
Tandis qu'agenouillée, et se tenant à peine,
Aux pieds du Rédempteur gémissait Madeleine.
Et toi, Marie, et toi, sans voix, sans mouvement,
Tu tremblais et pleurais dans ce fatal moment,
Étouffant de sanglots, de mille dards percée,
Les deux bras étendus, vers ton fils élancée...
Que ces maux sont affreux ! que ce spectacle est grand !
Oui ! j'en retracerai le drame déchirant.
Ce sera mon chef-d'œuvre !... O ma ville chérie,
Garde bien le tableau que rêve mon génie :
Ma Descente de croix... sa sublime beauté
Rappellera mon nom à la postérité !



LES GRÈVES.

MÉDITATION.

Solide et large grève,
Qui n'as ni paix ni trève
Sous le courroux des flots,
Et dont, malgré la houle,
La puissance refoule
L'immensité des eaux;

Immobile ceinture
Que pose la nature
Aux limites des mers;
Conservant à la terre,
Et sur chaque hémisphère,
Tous ses produits divers.

D'un côté les naufrages,
L'Océan, ses ravages,
De l'autre les moissons.

Là d'affreuses tourmentes.
Ici des fruits, des plantes
Et de douces saisons.

Aussi, combien de rêves
M'ont surpris sur ces grèves.
Sources d'émotions,
Où, pareil à la plage,
J'allais bravant l'orage,
Le choc des passions!

Là de la plaine immense
J'admirais en silence
Tout le vague horizon :
Tout ce divin ouvrage
Où l'onde a son rivage.
Et l'homme sa raison,

La raison tutélaire.
Comme une autre barrière.
Arrêtant nos penchants;
Aux fougues tenant tête
Et domptant la tempête.
La tempête des sens.

Si, constamment en lutte.
L'homme, évitant sa chute.
Résiste aux vains plaisirs.
C'est qu'il trouve sans cesse
Près de lui la sagesse
Combattant ses désirs.

Ainsi la Providence
De l'univers balance
Les merveilleux ressorts ;
Trace, étend, accélère
La route à chaque sphère
La vie à chaque corps.

Dirigeant sur la rive
L'onde en son lit captive,
Comme aussi nos ardeurs.
Comme aussi dans l'espace
L'air et l'oiseau qui passe,
Les mondes et les cœurs.

Jusqu'à l'heure incertaine
Où, détachant la chaîne
Des astres et des temps,
Dieu, d'un geste sublime,
Lancera dans l'abîme
Terres, cieux, océans!



LE BONHEUR EST AU CIEL.

Ainsi lorsqu'au matin, devancé par l'aurore,
Le soleil apparait vers l'orient qu'il dore
Et répand sa chaleur,
Toute la terre émue et s'éveille et s'élance,
Et son globe échauffé mollement se balance
Sous son puissant vainqueur.

Ainsi lorsque l'amour d'une ardeur inconnue
Vient allumer le cœur de la vierge ingénue
Et l'astreint à sa loi,
Chaste et naïve encore elle livre son âme
Aux doux ravissements d'une première flamme
Sans remords, sans effroi.

Mais bientôt ce soleil a pompé des nuages.
Déjà la foudre gronde et porte ses ravages
Au sein des nations;
Et le cruel amour, après un peu de joie.
Déchire et sans pitié jette sa frêle proie
Aux vents des passions.

Séduisante nature, amour, souffle éphémère,
Hélas! tout ici-bas n'est que peine ou chimère,
Pour le pauvre mortel!
Aussi doit-il trouver, après ces longs orages,
Des amours sans regrets et des cieux sans nuages
Au sein de l'Éternel.



MON LAC.

MÉDITATION.

Mon lac est un miroir qui dans son eau reflète
Les bois, l'azur des cieux et des Alpes la crète;
Verdoyant sur ses bords, varié dans son tour
Et qu'une lieue enserre en son humble contour.

Sur l'un de ses côtés, au nord de son rivage,
En échelons s'étend un antique village
Ceint de forts, de créneaux, belliqueux monuments
Élevés par les Goths et rongés par le temps.

Puis, sur l'autre colline, une villa magique,
Étale au chaud soleil son moderne portique,
Son fronton, ses arceaux : séjour de la grandeur,
Et dont l'aspect sourit à l'œil du voyageur.

Enfin, et se mirant dans cette onde si claire,
Vers le milieu du lac paraît un monastère :

Son modeste parvis s'abrite sous l'ormeau
Qui cache sa terrasse où serpente un ruisseau.

C'est là, c'est dans ces murs, vertueuses retraites
Qu'habitent loin du bruit quelques anachorètes,
Consolateurs du pauvre, amis du laboureur,
Et chaque jour pour eux invoquant le Seigneur.

Lac d'Avigliana (c'est ainsi qu'on te nomme),
Ni les secours de l'art, ni les œuvres de l'homme
N'ont embelli ta plage, et tes plus beaux trésors
Sont ceux que la nature a semés sur tes bords.

Nul poëte fameux n'a célébré ta grève
A l'égal des grands lacs de Côme ou de Genève;
Nul n'a chanté ton nom : mais un sort plus obscur
Fait-il que ton bassin soit moins frais et moins pur?

Aussi, pour prolonger mes douces rêveries,
J'aime à me perdre seul sur tes rives fleuries,
A gravir ces remparts, à surmonter ces tours,
Long ruban découpé qui domine ton cours.

Et lorsque, descendu sur l'ombreuse terrasse
Qui du couvent s'avance et rase ta surface,
Lorsque de ton cristal je puis compter les plis
Sous mes pieds expirants, mollement assouplis,

Ah! je sens mieux alors une invisible flamme
Lentement pénétrer aux sources de mon âme,
Mon esprit s'élever, empli d'un saint émoi,
Vers l'arbitre et l'auteur de tout ce que je voi.

Surtout quand l'Angélus du sacré monastère
Appelle, un soir d'été, le peuple à la prière,
Quand le soleil s'éteint, dorant de ses rayons
La plaine, puis les bois, puis la neige des monts.

La neige! drap de mort étendu sur ces cimes,
D'un éternel linceul couvrant leurs froids abîmes;
Ces monts! dont les torrents redoublent les échos,
Et ton eau si tranquille au sein de ce chaos!

Que ce spectacle est grand et ravit la pensée
Loin des terrestres soins dont elle est enlacée,
Au-dessus des désirs, au-dessus des humains,
Et des mille travaux enfantés par leurs mains!

Tout s'arrête et se tait à cette heure dernière,
Le calme se répand dans la nature entière.
Afin que les accents de cent peuples divers
Chantent l'hymne du soir au Dieu de l'univers!

Au Dieu qui, nous donnant un instant de relâche,
Poursuit seul, sans efforts, sa solennelle tâche,
Dirige dans sa force et le monde et les cieux,
Sans cesser d'écouter le moindre de nos vœux.

Seigneur, reçois les miens : bénis dans ta clémence
Cette agreste vallée où brille ta puissance;
Ces champs, ce monastère asile de la paix.
Où vient le villageois invoquer tes bienfaits.

Et toi, mon lac si beau, que je te remercie
Des doux moments passés sur ta rive chérie,

Des généreux transports, des nobles passions
Dont ta vue entretint mes inspirations!

Oui! dans tes alentours je reviendrai sans doute
Quand j'aurai de mes jours vu s'abréger la route:
Je reverrai ces monts, j'habiterai ce lieu,
Car ton site, ô mon lac, est plus proche de Dieu.

Mais déjà la nuit tombe et partout sur la terre
Verse aux mortels lassés sa fraicheur salutaire;
Son ombre a confondu la plaine et les coteaux.
Et soustrait à mes yeux leurs ravissants tableaux.

Aussi, non sans regret, mais plein de quiétude,
Je m'éloigne à pas lents de cette solitude,
Après avoir courbé mon front reconnaissant
Aux pieds de la croix sainte où le Christ est gisant.

Mon lac est un miroir qui dans son eau reflète
Les bois, l'azur des cieux et des Alpes la crête;
Verdoyant sur ses bords, varié dans son tour,
Et qu'une lieue enserre en son humble contour.

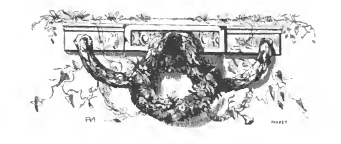


TIBUR.

Bel Anio, bruyant rivage,
Dont le courant désordonné
Se creuse un ténébreux passage
Au sein de Tibur étonné,
Pourquoi, quand tes eaux frémissantes,
Tombant en cascades brillantes,
Ornent si bien les alentours,
Plus loin poursuivre ta carrière,
Et sur un terrain de poussière
Ternir la fraicheur de ton cours?

Je sais qu'au bas de ces ravines
Roulant ton limpide cristal,
Tu veux dans Rome aux sept collines
Joindre le Tibre triomphal;
Mais, pour la gloire passagère,
Ne va point, jeune téméraire,
Délaisser la paix de nos monts;
Trop d'orgueil souvent nous égare,
Et le lac de la Solfatare
Bouillonne au pied de ces vallons!

Tu fuis! et sourd à la sirène
Dont la grotte accueillit tes eaux.
Tu cours dans la poudreuse plaine
Empoisonner tes frais ruisseaux!
Ni les détours des cascatelles,
Ni le soupir des tourterelles
Ne peuvent charmer tes loisirs.
Des voluptés fidèle image,
Les plaisirs sont pour le bel âge,
Mais les maux suivent les plaisirs!



LA VALSE.

Cédons aux lois que Terpsichore inspire.
Chantons la valse et ses brûlants transports :
Dieu des beaux-arts, apporte-moi ta lyre;
Dieux des plaisirs, dansez à mes accords!

Aux vrais amants la valse est toujours chère :
Laissons choisir le grave menuet
Aux gens de cour : qu'un beau danseur préfère
Le froid quadrille ou même le ballet.

Bien plus brûlant est le feu qui me presse;
J'aime la valse et ses mille détours :
La volupté lui prête son ivresse,
Et sur ses pas voltigent les amours.

Dans un salon où l'éclat des lumières
Se réfléchit sur l'or et le cristal,
Je vois déjà vingt cohortes légères
De la musique attendre le signal.

Plus de retard, la vive ritournelle
De toutes parts a soudain retenti ;
Le cercle s'ouvre, on se joint, on s'appelle,
La valse joue, on part, on est parti !

L'essaim joyeux, s'élançant avec grâce,
Bientôt m'enchaine en un double circuit
Sur ce parquet où chacun se dépasse,
Où chaque couple amoureux se poursuit.

Ici parait un groupe solitaire,
Par le plaisir mollement transporté ;
Là des danseurs l'escorte tout entière
Passe et bondit cent fois à mon côté.

Telle, au retour de la saison nouvelle,
Lorsque le ciel a vêtu son azur,
En rangs pressés la rapide hirondelle
Fond sur les flots d'un lac tranquille et pur.

Tantôt on voit la troupe vagabonde
En longs détours dessiner son essor ;
Tantôt planer immobile sur l'onde,
Fuir, se plonger et reparaître encor.

Ou tel plutôt, dans les bosquets de Gnide,
Le chœur badin des Grâces et des Jeux,
Rempli du dieu dont la fougue le guide,
Forme à l'envi des pas voluptueux.

Jeune beauté, pourquoi tarder encore
A partager ces folâtres plaisirs ?

Viens dans les bras d'un amant qui t'adore.
Et voltigeons sur l'aile des zéphyrs.

N'entends-tu pas la flûte caressante
Qui, par ses sons réveillant tes désirs.
Semble imiter d'une pudeur mourante,
La douce plainte et les derniers soupirs?

Puis tout à coup la symphonie entière.
Lui répondant par de mâles accents.
Peint à la fois à ton âme si fière,
L'effroi, le trouble et l'ardeur des amants.

Mais c'en est fait, Thisbé, tu t'abandonnes
A ces accords qui maîtrisent tes sens;
L'amour le veut, et déjà tu sillonnes
D'un pied léger les parquets frémissants.

Déjà l'azur de ta longue paupière
D'un vif éclat est venu s'embraser,
Ton sein s'agite, et les yeux de ta mère
Ont vu ta main tendrement me presser.

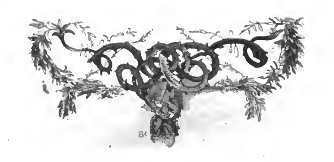
Ah! loin de nous ce moraliste austère
Qui va blâmant tous ces ravissements,
Frondant nos jeux! lui dont le cœur n'enserre
Qu'un froid mépris des amoureux penchants;

Lui dont l'humeur souvent triste et sévère,
Voulant d'Amour arracher le bandeau,
Semble ignorer que le dieu de Cythère
Souvent d'hymen allume le flambeau.

L'austérité, les rigueurs, l'abstinence
N'ont point accès dans ce riant séjour;
Les cœurs glacés, la froide indifférence
De Cupidon ne peuplent point la cour.

Que, joints plutôt d'une pareille chaîne,
Des mêmes feux savourant les douceurs,
Nos pas, Thisbé, dans cette folle arène
Restent d'accord aussi bien que nos cœurs,

Jusqu'au moment où, toujours asservie
Au son puissant qui t'impose ses lois,
A mes côtés tu succombes ravie,
Ivre d'amour, palpitante et sans voix!



STANCES

Adressées à M. le marquis C. di N. dans sa belle villette dominant la rade de Gênes.

Lorsque je visitais ta moderne villette
Qui se montre, marquis, ainsi qu'une coquette,
Et sourit aux Génois;
Lorsque je m'abritais sous ces épais feuillages.
Dans ce parc illustré par les saintes images
Des héros d'autrefois,

Je songeais en voyant cette muraille antique,
Ce rempart qu'avait fait la grande république,
Alors reine des mers.
Et que ton goût fertile en nombreuses merveilles
A vêtu de bosquets, de grottes nonpareilles,
D'orangers toujours verts;

Je songeais, spectateur de ces métamorphoses,
Foulant ces vieux débris entrelacés de roses,
Je songeais que tes soins,

Sagement conseillés par la philosophie,
Avaient aussi de fleurs environné ta vie
Et prévu ses besoins.

Nouvel Anacréon, sur ce brillant rivage
N'as-tu pas su, me dis-je, au déclin du bel âge,
Du temps braver le cours?
Nourrissant d'Apollon la poétique flamme,
Par tes chants retremper la vigueur de ton âme
Et couler d'heureux jours?

Tantôt, improvisant aux accords de ta lyre
Des vers mélodieux que ce beau ciel t'inspire.
Tu charmes nos loisirs,
Nous décrivant ce port, ces monts, la Ligurie.
Nous rappelant l'éclat de ta chère patrie,
Sa gloire, ses plaisirs,

Et tantôt, aux beaux-arts dérobant leurs prestiges,
Du burin, du ciseau rassemblant les prodiges
Dans ce site enchanteur,
Où tu mélanges d'or le tissu des années
Sur ce roc vieux témoin de luttes acharnées,
Maintenant de bonheur!

Eh! qu'est-elle, la vie?... Un rocher solitaire
Sur lequel nous naissons, chétifs, dans la misère,
Sujets à mille maux;
Sur lequel la plupart, sans but, sans prévoyance,
Nous traînons à pas lents une triste existence
Pour joindre des tombeaux!

Mais où le sage aussi, plus clairvoyant sans doute,
Se prépare un asile et se fraye une route
A l'abri des chagrins,
Qu'il fertilise assez pour y cueillir des roses,
Sans trop approfondir l'origine des choses
Ni tenter les destins!

C'est ainsi que tu fais!... Orne, embellis sans cesse
Ce roc d'arbres fleuris, et ta verte vieillesse
D'ineffables douceurs.
De ce jardin, pareil aux jardins de Ninive,
Vois de loin bouillonner l'ouragan sur la rive
Ou gronder les malheurs;

Et reçois en passant ce vrai mais faible hommage
D'un voyageur poussé d'une plus froide plage
Vers ta chaude cité,
Auquel ton cœur offrit, dans sa noble habitude,
L'ombre de tes bosquets, les fruits de ton étude
Et l'hospitalité!





A MADEMOISELLE C.

Vous connaissez sans doute une fleur toute belle
Que dans nos froids climats tulipe l'on appelle?
Son calice éblouit par un reflet doré,
Et son sein est d'azur, de rubis diapré.
Par les soins incessants d'une habile culture,
L'art chez nous a pour elle enrichi la nature :
Fleur née en Orient, puis croissant sur nos bords,
Notre main la dota des plus rares trésors.

Telle vous grandissez sur la rive étrangère,
Jeune fille qu'instruit une prudente mère;
Aux solides vertus, aux modestes talents
En vous épanouis sous l'œil de vos parents,
Déjà vous ajoutez, chaque jour embellie,
Les dons de ces beaux-arts si chers à l'Italie,
Et sa langue sonore, et l'accord de ses chants
Qui dans ce chaud pays sont si vifs, si touchants.
Redoublez vos efforts au sortir du jeune âge;
Et qu'ainsi votre esprit, précieux assemblage,
A la fois sache unir, par l'étude agrandi,
Les qualités du Nord aux grâces du Midi.

SUR

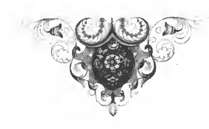
L'ÉLOGE DE LA FOLIE

D'ÉRASME.

A un Ami.

Dans cette vive allégorie
Où jadis un auteur malin,
Sous le masque de la folie.
Endoctrina le genre humain,
Ami! reconnais la peinture
De ces penchants, de ces travers
Dont l'ingénieuse nature
Dota nos esprits à l'envers;
Ris avec moi de cet avare,
Nuit et jour comptant ses trésors;
Ris du fat en ses goûts bizarre,
Sot au dedans, vain au dehors.
Ris, si tu veux, de tout le monde,

Mais ne va pas, hors de saison,
En voyant ces fous à la ronde
Te croire en petite maison.
Sur ce globe, où l'erreur abonde,
Il est aussi plus d'un Caton.
Toi-même, au sein du mariage
Exempt de fiel, de passion,
Cultivant tous les goûts du sage,
Ne fais-tu pas exception?
Vertueux sans enthousiasme,
Modèle des amis constants,
Je te préfère à cet Érasme
Qui s'avise à quatre-vingts ans
D'aller célébrer la Folie,
Tandis qu'en ta verte saison,
Sans effort, sans mélancolie,
Tu fais triompher la Raison.



DÉCEPTION.

Lorsqu'à Thisbé j'offris mon cœur.
En retour de ma vive flamme
Elle jura que dans son âme
Jamais ne naitrait d'autre ardeur :
Je veux surpasser, disait-elle,
La constance du tourtereau;
Je veux jusqu'au fond du tombeau
Porter une chaine aussi belle...
J'écoutais son discours trompeur.
Lorsqu'à Thisbé j'offris mon cœur.

2

Lorsqu'à Thisbé j'offris mon cœur.
Je l'abandonnais sans partage;
Et pour prix d'un si tendre gage
J'espérais d'elle le bonheur.
J'espérais qu'une même ivresse
Embellirait tous nos instants :

Mille baisers, mille serments
M'avaient assuré sa tendresse...
Hélas! quelle était mon erreur
Lorsqu'à Thisbé j'offris mon cœur !

3

Bientôt à de coupables feux
Livrant sa folâtre jeunesse,
Thisbé démentit sa promesse
Et cimenta de nouveaux nœuds.
Et moi, solitaire et loin d'elle,
En proie à de longues douleurs,
Je déplore enfin mes erreurs
Tout en regrettant l'infidèle...
Serments, baisers, bonheur d'un jour,
J'ai tout perdu, sauf mon amour.



PREMIER AMOUR.

1

Pourquoi, jeune Amélie
Si fraiche et si jolie.
Au printemps de tes jours
Redouter les amours?
Pourquoi si solitaire
Toujours me fuir ainsi?
C'est qu'à ta bonne mère
Sans doute tu veux plaire
Sans nul autre souci.

2

Plus ravissante encore
Quand au clavier sonore
Mariant tes accents,
Tu troubles tous mes sens :
Quand ta grâce légère
Ajoute à tes attraits,

C'est qu'à ta bonne mère
Sans doute tu veux plaire,
Mais combien tu me plais!

3

Poursuis, charmante fille,
Au sein de ta famille,
Sans art et sans apprêts
Le cours de tes succès.
Puis viens à ma prière
Donner quelque merci;
Et puissé-je, ma chère,
En plaisant à ta-mère
Bientôt te plaire aussi!



LES LARMES DES FLEURS.

Romance.

I

Ce n'est point la rosée
Qui vient mouiller les fleurs,
Mais l'âme trépassée
De nos vierges en pleurs.
Lorsque meurt une femme
Languissante d'amour,
C'est là que va sa flamme
Animer ce séjour.
Ah ! de cette âme en peine
Ménagez bien le sort :
Zéphyrs ! que votre haleine
Ne souffle point si fort !

2

Oui, dans chaque corolle
Habitent des esprits
Dont la belle auréole
Colore ces lambris.
Telle fleur s'est fanée
En pleurant son destin;
Une autre à peine née
Penche vers son déclin.
De ces âmes en peine
Plaignez, plaignez le sort :
Zéphyrs! que votre haleine
Ne souffle point si fort!

3

Aussi, que d'étincelles,
Limpides diamants,
Tombent des fleurs nouvelles
Quand a lui le printemps!
C'est qu'alors aux bocages
L'amour a mille attraits,
Et l'on voit les plus sages
Succomber sous ses traits.
De ces âmes en peine
Ménagez bien le sort :
Zéphyrs! que votre haleine
Ne souffle point si fort!

LE MAL DU PAYS.

ROMANCE

Oui loin, bien loin d'ici
J'ai laissé mon amie,
Ma mère et la patrie,
Et le bonheur aussi!

Sur l'azur de Neptune
Jeune navigateur,
Je vais cherchant fortune
Et succès et grandeur;
Mais ces rives d'Asie
Où je reste arrêté,
Ces trésors d'Arabie
Et son ciel si vanté
Rien ne me donne envie,
Tant je suis attristé!

C'est que loin, loin d'ici
J'ai laissé mon amie,
Ma mère et la patrie,
Et le bonheur aussi!

Est-il dans la nature
De plus mortels ennuis
Que le mal que j'endure,
Que le mal du pays?
A la patrie absente.
A mon premier amour.
Aux pleurs de mon amante
Je pense tour à tour.
Et la fièvre brûlante
M'agite nuit et jour.

C'est que loin, loin d'ici
J'ai laissé mon amie,
Ma mère et la patrie.
Et le bonheur aussi!

Sur l'étrangère plage
Faut-il ainsi languir?
Seul, au printemps de l'âge,
Grand Dieu! faut-il mourir?
Oui... déjà la lumière...
Se dérobe à mes yeux...
Colombe passagère,
Qui voles vers les cieux
Où soupire ma mère...
Va!... fais-lui mes adieux!...

LA CHASSE DU PRINCE EDWARD.

BALLADE.

1

Écoutez le cor qui résonne
A travers les bois et les monts
Lorsque le glas de minuit sonne
Et que tout dort dans les vallons.
A ce bruit, que nul bruit n'efface,
Chacun tremble au hameau voisin,
Car c'est l'ombre d'Edward qui chasse,
Qui chasse et suit son assassin!

2

Au sein d'un bois impénétrable
Court un homme au sombre regard
Que le fantôme impitoyable
Presse et meurtrit de son poignard.

Les chiens se lancent sur sa trace,
Le sang inonde le chemin,
Car c'est l'ombre d'Edward qui chasse,
Qui chasse et suit son assassin!

3

Bientôt le cortége funèbre
Joint sa proie aux murs ennemis
Non loin de ce castel célèbre
Où le grand crime fut commis.
Tout cesse alors, et sur la place
Le cor sonne un dernier refrain,
C'est le vieux prince Edward qui chasse,
Qui chasse et suit son assassin!

4

Et quand l'aube du jour éclaire
Le sommet de ces vieux créneaux,
On ne trouve épars sur la pierre
Qu'un amas de sanglants lambeaux!...
Grand Dieu! de cette ombre qui passe
Vengez enfin l'affreux destin;
Car c'est l'ombre d'Edward qui chasse,
Qui chasse et suit son assassin!

SONETTO DI GIANNI

TEXTE.

Allorchè Giuda di furor satollo
Piombò dal ramo, rapido si mosse
Il tutelar suo demone e sconlrollo
Batlendo l'ali fumiganti e rosse;

E per la fune che gli strinse il collo
Giù nel bollor delle roventi fosse
Appena con le forti unghie avventollo
Ch'arser le carni e sibilaron l'osse;

E giunto nell'ignivoma bufera
Lo stesso orribil Satana fu visto,
L'accigliata spianar fronte severa:

Poi le braccia incatenò quel tristo
E con la bocca sfavillante e nera
Gli rese il bacio che avea dato a Cristo.

SONNET DE GIANNI,

Improvisateur.

IMITATION.

Lorsque Judas mourut saturé de vengeance
Et pendant au rameau, le démon son gardien
D'un vol prompt le saisit par le même lien
Qui venait de trancher cette ignoble existence;

Et planant au-dessus de la fournaise immense,
Par le cou l'étreignant de ses griffes d'airain,
Il jeta le maudit dans le feu, qui soudain
En sifflant dévora ses os et sa substance;

L'enfer entier rugit à l'aspect du damné,
Et le front de son roi, par l'éclair sillonné,
Apparut un instant moins sombre et moins farouche;

Puis Satan dans ses bras l'arrêtant enchaîné,
Lui rendit tout brûlant de sa fumante bouche
Le baiser que le traître au Christ avait donné!



L'ALOUETTE.

Epilogue.

Alouette joyeuse,
Qui voles matineuse
Au bleu du firmament,
Pourquoi de ta compagne
Nichant dans la campagne
T'éloigner par moment?

T'éloigner d'une mère,
Sur son nid solitaire
Abritant ses petits,
Cachant sa blonde tête
Dans la verte retraite
D'une forêt d'épis?

Tandis qu'époux volage,
Tout fier de ton ramage
Tu veux monter aux cieux,

Qu'enivré de doux rêves
Tu planes, tu t'élèves
D'un vol ambitieux.

Lorsque ainsi tu t'élances,
Que de sons, de cadences
Sont par ton chant rendus!
Par ton chant si sonore
Qu'il retentit encore
Quand l'œil ne te voit plus!

Dans ta route incertaine,
Tu réfléchis à peine
Aux hasards du retour;
Et peut-être, infidèle,
Tu joins à tire d'aile
Les guérets d'alentour.

Mais au sein des nuages
L'ouragan, les orages
Sont prêts à t'assaillir ;
Et le faucon perfide
Peut dans son vol rapide,
Imprudent, te saisir.

Plus on gravit au faite,
Plus proche est la tempête,
Plus certain le danger :
Aussi retourne vite
Dans ton modeste gite,
Oiseau frêle et léger.

C'est à l'aigle superbe
A fouler aux pieds l'herbe
Pour s'égarer aux cieux :
A lui les vols sublimes.
Sur les plus hautes cimes,
Et l'accès près des dieux ;

A lui, comme aux grands hommes,
Sur la terre où nous sommes
A régner en vainqueurs ;
Comme aux vastes génies
Les gloires infinies
Et les nobles labeurs.

L'audacieuse ivresse
De s'élever sans cesse
Sied à ces fiers esprits.
De la toute-puissance
Que la terreur devance
Incessamment épris.

Aux grands les diadèmes.
Et des faveurs suprêmes
Le périlleux honneur;
Aux petits quelque asile
Solitaire et tranquille,
Et surtout le bonheur,

Le bonheur en partage
Tel qu'il sourit au sage.
Sans frivoles atours,

Loin du bruit, loin des fêtes
Des humaines tempêtes
Et des folles amours.

Là, chaque heure a sa tâche
Dont le travail attache,
Dont la peine est plaisir.
Le cœur se rassérène,
Lié par cette chaîne
Si douce à soutenir.

Les plus longues années,
Telles que des journées
Semblent se partager,
Trop rapides sans doute
Dans le cours d'une route
Qu'on ne peut prolonger.

Plus on cache sa vie,
Plus la maligne envie
Vous épargne ses traits;
Humble est votre héritage,
Mais les coups de l'orage
Ne l'atteignent jamais.

Aux champs, dans la retraite,
L'âme vit satisfaite,
Exempte de remords;
Aux champs, où la nature
Prodigue sans mesure
Ses plus riches trésors;

Où pour tous elle étale
Sa robe végétale
Et sa fécondité,
A chaque créature
Donnant la nourriture,
L'air et la liberté.

Ainsi retourne vite
Dans ton modeste gîte
Et vis plus sagement,
Alouette joyeuse,
Qui voles matineuse
Au bleu du firmament!



NOTES.

NOTE 1.

Van graef Floris ende Gheraert Van Velsen.

(Oud *Amsterd. Liedboeck*, bl. 10 enz. — Melis Stoke, door J n Vanderdoes, t' Amsterdam, 1591; bl 101 door Cornells Van Alkemade, tot Leijde, 1699, in fine Lejeune, *Volkszangen*. 1828, bl. 87-91)
Voyez aussi l'ouvrage d'Hoffman Fallersleben, *Horæ Belgicæ*. tom. I, pag 87

1. Wie wil horen een nieuw liet?
En dat sal ick u singhen (*a*),
Hoe Gheraert Van Velsen graef Floris verriet,
T' sijn wonderlijke dinghen.

2. Graef Floris tot Gheraert Van Velsen spraeck:
Gheraert Van Velsen, ghij moet hijlicken
Al aen een weentjen, heeft goets ghenoech,
En sij is also suiverlicke. —

(*a*) Hoort toe, ick sal 'tu singhen. Douza

3. De schant en gheschiet mij nemmermeer,
Sprack Gheraert Van Velsen tot sijnen lantsheer.
Eer ghij mij sout brenghen in sulc verdriet
Uw oude versleten schoenen en wil ick niet. —

4. Gheraert Van Velsen, mijn lieve neef,
Had ghij dat wordeken ghesweghen (*b*)!
Ghij sultse draghen 't sij u lief of leet,
Al had ghij 't bij uw ridders hals ghesworen. —

5. Een corte wijl en was daer niet lanc,
Gheraert Van Velsen ghinc een huisvrou trouwen.
Graef Floris schreef Gheraert Van Velsen een brief,
En dat hij bij hem comen soude.

6. Gheraert Van Velsen dorst het laten niet
Hij reet aen gheen lantsouwe (*c*),
Terwijl sliep den graeve van Hollant
Al bij sijn overschone vrouwe.

7. Sij riep so luit : cracht en ghewelt!
Wat doet ghij mij lantshere?
Wasser een ander op wij ghestelt,
Ghij soud hem met uw swaert af keren.

8. Crijten en kermen mocht haer baten niet,
Haer eer moest sy daer laten.
En doe hij sij willeken hadde ghedaen,
Reed hij tot Uitrecht al in der straten (*d*).

(*b*) Had ghij die woortjens wat beter heleid.
(*c*) Hij deed dat sijn lantsheer hem riet
(*d*) Doe reet hy t' Uitert al in de baen.

9. Gheraert Van Velsen had een soete lief
Van Woerden tot eenen wijve,
Daer meende hij mee vrolic te sijn,
Maer 't moest graef Floris boeltje blijven.

10. Doe Gheraert Van Velsen weer t' huiswaert quam,
Sijn waerde vrou quam hem niet groeten.
Wat isser mijn waerde vroutje gheschiet,
Dat sij mij niet en comt te moeten? —

11. Gheraert Van Velsen op de camer quam,
Hij vant sijn soet lief in rouwe:
Heeft u iemant groot leet ghedaen?
Secht mij, wel overschone vrouwe. —

12. Gheraert Van Velsen, mijn lieve man,
Nu isset al verloren
Te slapen onder mijn groene sijd,
Graef Floris heeft mijn eer ghenomen. —

13. Dat hij uw eertje ghenomen heeft,
Dat is u, soete lief, al vergheven,
Ghister was hij mijn heer, nu ben ick de sijn
En dat sal hem costen sijn leven.

14. Hy setten een valc op sijn hant,
Of hij spanceren soude rijden;
Hij dede een spronc al van eenen haes,
Of hij graef Floris soude ontlijven.

15. Och, Gheraert van Velsen, mijn lieven neef,
Wout ghij mijn leven laten,
Ick sal van uw bastertdochterken
Een gravinne van Hollant maken. —

16. Dat en doe ick nu noch nemmermeer!
Ik en wilse gheen verrader gheven ;
Ghij hebt er mijn huisvrouw ghenomen haer eer,
En dat sal costen uw leven. —

17. Dat ghij mijn broeder hebt vermoort,
Dat had ick u al vergheven :
Nu hebt ghij ghenomen mijn huisvrouw haer eer,
En dat sal costen uw leven. —

18. Hij wierp hem twe hantschoen voor sijn mont,
Op dat hij niet en soude luiden ;
Hij voerde hem van 't huis van Cronenburch
Tot op dat hoghe huis te Muiden.

19. 'S nachts, omtrent de middernacht,
Omtrent de middernachte
Doe lach de grave van Hollant
Ghesloten in boeijen so vaste.

20. 'S morghens doe het was schoon dach,
De heren souden daer wat eten;
Doe docht de grave van Hollant :
Rijc God, nu ben ick al vergheten!

21. Sij brochten hem een stuck berenspeck,
Sijn swijnenspeck was ongebraden;
Doe docht de grave van Hollant :
Rijc God, nu ben ick al verraden!

22. En had ick nu een schiltcnecht goet,
Die mij verloste van den bloede,
Ick sou hem schenken mijn bruine schilt
En daer toe mijn ijseren hoede. —

23. Gheraert Van Velsen was rat ter hant,
Hij wies graef Floris van den bloede (e):
Secht mij, o grave van Hollant
En hoe zijt ghij nu doch te moede (f)? —

24. Hoe mij nu te moede is?
En ick moet immers sterven;
Had ick er een wijf met een clein kint,
Die ick mijn grote goet mocht erven!

25. Ick heb noch wel een soon, heet Jan,
Hij is so veer in vreemde landen;
Dat hij sijn goet niet regheren en can,
Dat is hem also grote schande (g).

26. En daer toe mijnen bastertsoon,
Het is noch jonc van weken;
Al quaem hij noch over hondert jaer,
Sijns vaders doot sal hij wel wreken. —

27. Een corte wijl was daer niet lanc,
Gheraert Van Velsen wiert ghevanghen,
Hy docht so dickwils bij sijner eer:
Rijc God, nu sal ick moeten hanghen!

28. Hanghen en was hem noch niet goet genoech,
Hij most noch sevenmael meer lijden;
Sij deden een vat vol spijkers slaen,
Daer moest hij selve in glijden (h).

(e) Hij greep een becken van de want.
(f) Hoe is u nu te moede?
(g) Hij cander sijn goet regheren niet,
Dus leit mijn hert in groot verdriet
(h) Daer moest syn edeldom in sijghen.

29. Sij rolden hem drie daghen lanc,
Drie daghen voor den noene:
Gheraert Van Velsen, wel lieve man,
En hoe sijt ghij nu nocht te moede (1)?

30. Hoe mij nu te moede is?
Dat sal ick u wel segghen,
Ick ben noch al de selve man,
Die graef Floris sijn jonc leven nam.

Autre version hollandaise sur le meurtre du comte Floris, même ouvrage, *Horæ Belgicæ, pars prima*, pag. 93.

1. Het viel in enen tijt voerleden,
Verstaet mijn redene, si es claer,
In s' Gravenhaghe ter selver stede,
Het es gheleden bet dan. C. jaer (*a*).

2. Die Grave sprac in sijn ghevoech :
« Gheert Van Velsen, ghij moet trouwen,
« Ic sal u gheven goets ghenoech,
« Met Isabele mijns harten vrouwe. » —

3. Dic scande en valt mijn nemmermeer,
Mi selven te bringhen in dat verdriet!
Sprac Gheert Van Velsen tot sinen heer,
Uwer loddeghinne (*b*) en willic niet. —

4. Die Grave sprac met fellen moede :
Anders mochti uw reden wel beleghen,

(*i*) Hoe is u nu te moede?

(*a*) Der mord geschah nach Melis Stoke (huydec. II. II bl. 442) 27 juni 1296.

(*b*) HS. loddinninge.

Gheert Van Velsen, sult op u hoeden.
Mijn loddeghinne suldi seker hebben. —

5. Die een vanden anderen sciet,
Die redene lieten sij daer staen;
Gheert Van Velsen en achtes niet,
Hi meende het soude daer anders gaen.

6. Des graven Van Bentem docter was hem ghegheven,
Die troude hi tot enen wive,
Des wilde Gheert Van Velsen vrolic leven:
Des graven Van Bentem dochter was hem ghegheven.

7. Doen die feeste was ghedaen,
Gheert Van Velsen had de al vergheten;
Die Grave van Hollant screef hem an:
Een woert willie met u spreken.

8. Gheert Van Velsen sat op sijn paert,
Hi sciet van sijnre scoenre vrouwen,
Die Grave sinde hem metter vaert
Tot Berghen in Henegouwen.

9. Des anders dachs bidernoenen
Toech die Grave te Velsen tee,
Anders en haddi daer niet te doene,
Dan te scoffierene die scone vrouwe.

10. Die vrouwe riep cracht ende ghewelt.
Wat doedi, edele lanshere?
Waer dus een ander op mi ghestelt,
Selve metten live soudijt keren. —

11. Haer ghcrochte en halp haer niet,
Si moeste liden dat men haer dede.

Die Grave vander vrouwen sciet,
T' Utrecht toech hi in die stede.

12. Het en leet niet seven daghen,
Gheert Van Velsen en quam uit Henegouwen.
Niet langhe en letti in s' Gravenhaghe,
Ni en toech tot sijnre scoenre vrouwen.

13. Teghen plach si hem te comen,
Willecome heten haren here;
Nu en heeft hise niet vernomen.
Des bedroefde hi hem harde sere.

14. In die camer dat hi trat,
Hi vant sijn wijf in groten rouwe,
Vriendelike dat hise anspràc:
Wat es u wel scone vrouwe?

15. Die Grave heit mijn ere ghenomen,
Daerom bin ic in dit liden;
Nemmermeer en mach mi vromen
Te slapen here bi uwer siden. —

16. Dese reise haddic wel moghen derven. —
Scone wijf, dat willic u vergheven;
Mer bider doet die ic sal sterven,
Dat salden Grave costen tleven!

17. Nu sal ic u segghen sijn becant
Van den Grave van Hollant.
Met sine edele lieden
Die Grave sal op een dobbelspel.

18. Gheert Van Velsen was so fel,
Hi heeft hem vermeten,

Hi sal den Grave van Hollant
Met eenre cniven doersteken.

19. Dat benam heer Ghijsbrecht
Driewerf voer den daghe,
Dat dede hi om die van Utrecht,
So lief hadde hi die Grave.

20. Ic quam ghereden met jolijt
In een velt van groenen grase,
Daer vant ic op een morghentijt
Een loep van enen witten hase.

21. Die hase en mach niet ghevan bliven,
Seg hie u, wat mijns ghesciet.
Ghi en siter selve metten live
Of ic en cans ghevanen niet. —

22. Die edele Grave sat op sijn paert,
Uut jaghen waendi riden,
Hi sette twe suster kinderen
Nevens sijnre siden.

À la suite de ces poésies hollandaises, voici un extrait où quelques faits de ce même événement sont diversement et naïvement rapportés.

EXTRAIT de la grande chronique ancienne et moderne de Hollande, Zélande, West-Frise, etc., recueillie tant des histoires des dites provinces, que de divers autres auteurs, par Jean F. Petit, in-4°, an 1601 (tome I, page 257 et suivantes).

..... « Il y avoit en la court du comte Floris, un vaillant chevalier, nommé Gerard de Velse, lequel comte tint un an prisonnier, après avoir fait trancher la tête à son frère, par

faux rapport et conseil pernicieux d'aucuns de leurs malveillants. Depuis le comte connoissant la vérité du fait et leur innocence, ayant mis M. Gerard en liberté, tacha pour amender cette faute de l'honorer et avancer par dessus tout, et pour le rendre affectionné à son service, le comte pensant bien en cela le gratifier, lui voulut donner une belle demoiselle qu'il tenoit pour sa mignonne en mariage. Mais Gerard la dédaigna comme homme généreux, n'en voulut point, la refusa. Le comte toujours insistant à la lui faire épouser; enfin Gerard fâché de son importunité lui dit tout à plat qu'il ne se connoissoit pas si bas de cœur que pour...... Le comte irrité de cette réponse lui dit : Et vraiment si auras..... Gerard qui n'estimoit à rien les paroles du comte se part de la court et quelque temps après épousa la fille de Messire Herman, seigneur de Woerden, nièce de Messire Ghysbrecht d'Amstel. Depuis Floris sachant que Gerard étoit marié et qu'il ne venoit plus en sa court, à l'instigation de sa courtisane le manda; étant venu, l'envoya en commission hors du pays pour certaines affaires d'importance, en quoi Gerard se tenoit fort honoré. Durant son absence, le comte s'en alla avec petite suite au château de Cronenburch, où M. Gerard de Velse faisoit sa résidence comme pour s'y vouloir rafraichir. La dame femme de Gerard le reçut honorablement et courtoisement comme son seigneur et prince. Le comte feignant d'avoir quelque chose à traiter en particulier, se fit mener en une chambre à part et en secret, qu'il n'y eust que lui et elle pour plus librement lui pouvoir découvrir ce qu'il avoit envie de lui dire. La bonne dame qui ne se doutoit de nul mal le mena............ et quant et quant se partit de là. Elle triste au possible de ce malheur qui lui étoit advenu d'avoir ainsi été forcée par son propre prince qui en toutes choses devoit maintenir l'honneur des dames, principalement de ses vassales, se dépouilla de ses habits et

ornements précieux et se vêtit le plus simplement qu'elle put en deuil. Messire Gerard étant de retour de sa commission et ayant fait son rapport au comte, prit congé et retourna à sa maison, où arrivant il trouva sa femme toute éplourée, dont en sachant l'occasion, il la reconforta, se feignant, et portant devant le monde comme s'il n'eust sçu de rien, commanda à sa femme d'aller chez le seigneur de Woerden son père et de lui donner tout ce fait à connaître, comme elle le fit, lui priant merci de ce malheur qui lui étoit arrivé par force sous couleur d'hospitalité. Messire Gerard de Velse demanda au dit seigneur de Woerden comment en ce cas tant énorme il se pourroit gouverner et quant et quant jura par son serment de chevalerie, que jamais il ne le passeroit sans vengeance, et depuis ne se voulut trouver en la court, méditant nuit et jour comment il s'en pourroit venger. D'un côté messire Herman de Woerden ne pouvait oublier la grande injure et l'infamie qui avoit été faite à sa fille, s'en tenant pourtant ennemi mortel du comte. Ces deux seigneurs ainsi entalentés, attirèrent à leur cordelle messire Ghysbrecht d'Amstel leur parent pour conspirer à l'encontre du comte; et par les conseils des dits seigneurs de Woerden et d'Amstel, M. Gerard convoqua secrétement en la ville de Cambray, l'évêque de Duras pour le roi d'Angleterre, le comte de Cuyck pour le duc de Brabant et deux conseillers de la part du comte de Flandres, par devant lesquels M. Gerard ayant fait ses plaintes de la lâcheté du comte Floris avec aggravation du cas autant qu'il pouvoit d'un cœur rempli d'amertume et désireux de vengeance, fut conclu et arrêté entre eux qu'on devoit adviser de prendre le comte prisonnier et de l'envoyer en Angleterre, vers le Roi qui le retiendroit et lui feroit parûser sa vie en prison et envoyeroit son gendre fils du comte Floris, Jean de Hollande, mari de sa fille Elisabeth qui se tenoit lors en Angleterre, pour

prendre possession des comtés de Hollande et de Zelande, par la mort civile de son père, causée pour expiation d'un si vilain fait....... Page 239, l'an 1296. Le comte Floris de Hollande ignorant la conspiration qui avoit été contre lui brassée à Cambray, par les députés du roi d'Angleterre, du duc de Brabant, du comte de Flandre et des seigneurs d'Amstel et de Woerden à la poursuite de M. Gerard de Velse, alla à Utrecht pour terminer un différent qu'il y avoit entre les seigneurs de Zuyllen et aucuns de ses conseillers dont lesdits seigneurs d'Amstel et de Woerden en étoient..... Puis il se mit à faire bonne chère avec ces seigneurs et prélats d'Utrecht, et après le diner s'étant mis à reposer quelque peu, pensant passer le reste de la journée en joye et soulas, le sieur d'Amstel l'alla éveiller, le conviant d'aller aux champs avec ses fauleons et oiseaux de proie, disant qu'il s'étoit découvert une belle volée de herons et d'autre gibier, mais c'étoient des oiseaux qui n'étoient pas à prendre ni aux fauleons ni aux tiercelets; ains étoient là pour prendre le comte même, lequel comme grand amateur qu'il étoit de la volerie, monta à cheval avec un épervier sur le poing, accompagné de bien petite suite de ses gens, chevauchant jusque environ demi-lieue d'Utrecht, fut mené au milieu de l'embuscade des conspirateurs, où tout aussitôt les seigneurs de Woerden, d'Amstel, de Velse, etc., entourérent le comte de toutes parts. M. Gerard de Velse qui se tenoit le plus offensé, fut le premier qui lui voulut mettre la main au colet, lequel (comme prince courageux) jettat en arriére l'épervier qu'il tenoit sur le poing, mit la main à l'épée pour se défendre, aimant mieux mourir que de se rendre prisonnier, mais comme la défense ne lui servoit de rien il fut saisi et mené couvertement cette nuit au château de Muyden pour de là l'envoyer en Angleterre, par la riviére de Flye.

.... Le bruit de cette prise fut incontinent épars partout,

et émut les cœurs de plusieurs. Les Kennemers et Waterlanders avec les Frisons occidentaux se mirent incontinent en armes sur leurs barques et barquerolles pour délivrer leurs seigneurs; mais ces exploiteurs avertis de leurs venues, partirent aussitôt emmenant avec eux quant et quant le comte Floris par marescages et lieux inconnus. Ceux de Narden qui des premiers s'étoient mis en quête vindrent à les rencontrer en barque. Eux bien perplex, sachant que les Kennemers à dos qui les poursuivoient, ne sçavoient à quel côté gaucher. Le cheval sur lequel le comte étoit monté et lié, étant petit et foible et ne pouvant saulter, tomba en un fossé; ils s'efforcèrent de l'eu tirer dehors, mais ils ne sçurent et n'en eurent pas le loisir à cause de la poursuite qui de trop près les talonnait. Le sieur de Velse, très-irrité, plein de fureur et d'appetit de vengeance, voyant que force leur étoit d'abandonner cette proie, ne la pouvant avoir avant (les autres, ses compagnons déjà s'étant mis à la fuite) ne sachant vaincre son courage plutôt que de le quitter sans se venger du tort qu'il en avoit reçu, fit un trait d'homme désespéré, et lui donna vingt et un coups d'espée, dont plusieurs étoient mortels, puis monta sur un autre bon cheval et se sauva en son château de Cronenburch......

Suite, page 240..... Toute la Hollande, Zelande, Frise et les circonvoisins, furent en trouble de ce fait, qui fut pris tellement à cœur que les Hollandois, pour en commencer leur vengeance par celui qui en avoit été l'auteur, allèrent assiéger le château de Cronenburch; ceux de dedans se tinrent cois: comme si le sieur de Velse n'y eust point été, encore qu'il y fust.

Les nouvelles de ce meurtre furent escrites de toute part aux amis et alliés du comte Floris, et principalement à Jean d'Avesnes, comte de Hainault et au comte Jean de Hollande

son fils, lesquels vinrent devant le château de Cronenburch, où ils dressèrent leurs engins de batterie. Le comte de Cuyck entendant que le sieur de Velse étoit étroitement assiégé (comme il avoit été à la résolution de la prise du comte Floris au nom du duc de Brabant, ainsi que nous avons dit ci-avant) écrivit au comte de Cleves qui pareillement étoit à ce siége, le priant de tenir la main, que les assiégés pussent du moins sortir la vie saulve, ce que lui promit de faire; à raison de quoi il manda ses gens auprès de lui pour mieux conserver ceux de dedans en un besoin, comme il eust bien pu faire; mais les Hollandois en ayant eu le vent s'en mécontentèrent et en avertirent messire Loef, frère du comte, lequel vint lui dire que s'il entendoit de sauver la vie aux assiégés, qu'il voit bien qu'on se rueroit sur eux-mêmes outre et par dessus le blâme qu'il lui en demeureroit à jamais, et partant lui conseilloit d'en laisser faire aux Hollandois et Zelandois, et que s'il étoit délibéré d'en faire autrement, qu'il se retireroit chez soi, ne voulant encourir le péril de son honneur et de sa vie. Le comte voyant combien cela lui étoit mal pris, et qu'il n'y profiteroit rien, fit assaillir le château tant par escalades qu'autrement, lequel il força et gagna d'assaut, et furent tous les assiegés qui restèrent pris vifs et mis en sûre garde. Tandis, courut un bruit que le comte de Cleves voulait sauver la vie au sieur de Velse et à ses compagnons, sur quoi les Kennemers, courant aux armes, crioient que s'il y avoit quelqu'un qui voulut emmener les meurtriers de leur Prince, ou leur sauver la vie, que ce seroient ceux-là qui mourroient tous les premiers par leurs mains, par quoi le comte fut contraint leur livrer les prisonniers. Ceux de Dordrecht eurent Hugues de Baerlands; les Kennemers eurent Guillaume de Teylingen et encore deux autres; ceux de Delft eurent Guillaume Van Sanden; ceux de Harlem, Arnould de Benschop; le comte de

Cleves eut Gerard de Crayenhorst avec quatre autres, tous lesquels furent décapités et mis sur des roues; ceux de Leyde eurent Gerard de Velse, auteur de la conspiration, auquel ils firent plus de tourments qu'à nuls autres, car ils l'enfermérent tout nud en un tonneau plein de clous poignants, et fut ainsi roulé par toutes les rues et quartiers de Leyde et après autres grands tourments lui tranchèrent la tète et le mirent sur une roue. Tout son parentage jusques au neuvième degré qu'on put attraper furent mis à mort et pareillement posés sur des roues, et plusieurs chassés et bannis de la Hollande. Les Hollandois rasèrent de fond en comble le château de Cronenburch. De là ils allèrent pour en faire autant à celui de Muyden, mais trouvant la place vuide et qu'il n'y étoit resté personne, tous s'en étant enfuis et le château abandonné, le baillèrent en garde à M. Didier de Harlem, qui le reçut de la part du Pays.

Depuis la noblesse, les villes et les communes de Hollande firent un compromis par ensemble et jurèrent unanimement par serment solennel dont ils en passèrent lettres publiques, que jamais ils ne recevroient en grâce ceux de la maison d'Amstel, de Woerden et de Velse, ni tous leurs alliés, lesquels ils tâcheroient d'exterminer de tout leur pouvoir ou de les chasser du pays. Par ainsi il ne demeura plus personne en Hollande de ces trois familles, et si aucuns en restèrent, ils ne l'osèrent manifester et se tinrent casaniers ou paysans sur le plat pays, et n'y eut celui qui depuis osa porter les armoiries ou blasons de nulle de ces trois maisons, lesquelles demeurent encore pour aujourd'huy esteintes en Hollande.

NOTE 11.

Klaeglied op den dood van hertog Wencelyn van Braband (december 1383.)

1. Vier leuwen claghen alte gadre
Die waren ghedraghen teenre dracht :
Si hebben verloren haren vadre,
Dies maken si rouwe ende hantgeslach
In Lutsenborch wert hi neder bracht.
Desc edele here, vander doot; tes swaer.
God neme die ziele in sijnre macht!
Want hi es vore, wi en weten waer.

2. Daer vore lach hi in visione,
Van rouwen weendi menigen traen.
Ons vrouwe sant hem een teken scone.
Dat hi hem suverde, het ware ghedaen.
« Want die doot sal u ter neder slaen. »
(Si sprac) nu wilt verduldich sijn;
(Ende ginc tot sinen hoofden staen)
« Want verduldich was die sone mijn. »

3. Dese edele here boet sinen mont;
Sijn herte suende ende al vergheven,
Hi dede hem biechten; sijn herte wert gesont.
Hem roude sere sijn hoverdich leven.
Och, wat jammer die heren dreven.
Doen si saghen dien sconen lichame.
Alsoe met groter siecheit eleven!
Sijn verduldecheit was Gode bequame.

4. Hi sprac : « God here gheloeft si das
« Verlent int lant uwen heilegen vrede,
« Daer ic die mogenste hertoghe in was
« Die leven mochte in ertrike!

« Nu sijn gheghezelt mijn scone lede.
« Och, gruet mi nu van Brabant mire vrouwen!
« Dies bloedt mi mijn herte sonder snede
« Dat ic se niet meer en mach anscouwen. »

5. Scone testamente dede hi maken;
Sijns levens wert een cort termijn
Mettien ontviel hem sere sijn sprake;
Hi sprac: « Och, bidt der vrouwen mijn.
« Mijn arm kinder, die ellendich sijn,
« Dat sise wille goeden op trouwe int lant! »
Die doot dede sijnre herte groten pijn.
Doe boet dese edele here sijn hant.

6. Ic hope ons vrouwe ontfinc die ziele;
Want hi in haren hoeden lach:
Des biddic Gode, ende sente Michiele.
Doe maecte men daer groet hantgheslach.
Sonder iiij vrouwen, (die) maecten groet gelach;
Maer elc hielt enen wenende leen
Op elken stapel; soe wiese ane sach
Haer cledinghe waren witter dan die snee.

7. Dierste vrouwe sprac: « Mi verblijdt den sin,
« Om dat ic hete *gerechticheit*.
« Gheraden hebbic den here mijn,
« Die hier uu in baren leit,
« Alle onrecht heeft hi ontseit,
« Ic was gherechtich altoos in hem:
« Dies draghic sine ziele in een suver cleit.
« Nu doet u claghe, leeu van Bijhem! »

8. « O edele vrouwe, ic mach wel claghen;
» Want ic bi hem clam ter rechter ziden:

« Soe doe die keijser, ende al mijn maghe.
« In Vrankerije saels menech rouwe liden,
« Die conine, sijn here, ende die mesnieden,
« Ende die edele coninghinne van Inglant.
« Soe moghen si emmermeer verblinden;
« Want hi hem allen groete sant. »

9. Al lachende sprac die ander vrouwe:
« Waerom mesbaerdi al soe sere?
« Ic ben gheheten *gherechte trouwe*.
« Verwaert soe hebbic desen here,
« Dat hi es bleven in sijn ere;
« Want men hem nie onghetrouwe en vant:
« Dies behoudic sine ziele met onsen here
« Nu doet u claghe, leeu van Brabant! »

10. « Ach vrouwe ic clage u minen here.
« Ic hebbe verloren mijn behoedre;
« Ic duchte hi mi te vroech es doot;
« Hi behuede mi vaderlic aen mire moeder.
« Nu hebbic verloren onsen roedre;
« Mijn riddren knechten die wenen sere;
« Maer wilt mijn volc noch leven als broedre
« Noch hopic te blivene in mijn ere. »

11. Die derde vrouwe al lachende sprac:
« *Verduldecheit* soe es mijn name
« Want desen lanshere noit enghebrac
« Verduldicheit, in gheenre mesquame
« (In striden en creech sijn lijf noit blame;
« Want voer sijn volc droech hi die sorch.)
« Dies is sijn ziele met gode bequame. »
Nu claeght die leeu van Lutsenborch!

12. « Ach, vrouwe, ic claghe u mijn mesbaer.
« Om minen here, die nu es doot.
« Ic wene, ic screije, ic tree mijn haer;
« Want Lutsenborch es in groter noet
« Mochticken gheerighen, dat ware mi goet;
« Maer nenic niet, ic hebt al verloren.
« Mijn volc en coren gheen gout roet
« Voer den edelsten hertoghe, die nie spie sporen! »

13. « Ghesaet u » sprac die vierde vrouwe.
Met enen roeden lachende monde:
« Ic ben gheheten *ghewareghe rouwe*:
Daer es dese edelen here in vondeu.
« Wat hi bedreef teneghen stonden.
« Des haddi berouwenesse, voor sine doot.
« Dus es sine ziele vore gode gesonden.
« Och leeu van Lemborch, claght uwen noet! »

14. « Ach, vrouwe, ic claghe u mijn ellinde.
« Mijn herte lijdt soe groeten pijn;
« Want ic nenmermeer soe edelder here en vinde.
« Och, dat mijn vrouwe dus wedewe moet sijn!
« Doch willic hulpen den broeder mijn,
« Onser vrouwen verwaren in hare sale.
« God, die van den watre maecte wijn,
« Verlene haer lanc lijf, sonder quale. »

15. Och, heren, vrouwen, mannen ende wive,
Nu merct hoe dese iiij leewe claghen,
Ende wat bliscapen dese iiij vrouwen driven.
Elc wille sijn leven daer na draghen:
Eest hoghe, eest neder, hi wert geslagen
Van der doot, die niemen en spaert.
Ons en mach baten scat nog mage:
Wi moeten alle die langhe vaert.

NOTE III.

Jan de derde, hertog van Braband. Kryslied (an. 1332.)

1. Ik ben dit hertoghe van Braband!
Biden ever ben ic genant.
Vrint ende mage gaens mi ave
Sonder van Baren die edel grave.

2. Alle dragensi op mi haet
Mijn aantwoïrde nu verstaet
Dit gedreich ende overmoet
En is erelic noch goet.

3. Mer ist dat ghi immer wilt
Nu duerhouwen minen scilt
So trect te velde op eenen dach
Nemt daer dats u werden mach!

4. Somtijt so heb ic beseut
Sulcken, die hier steit gecut
Ende sijnde tant te mi waert dreget
Hi lonets mi also mens pleget.

5. Mer, wat doch al dit gebronc?
Dat verloort ghi voir Woeronc!
Waendi dat verhalen nu?
Ic hoop ic sals mi jegen u
Wel verweren hier ter stede
Als mijn goede vader dede.

NOTE IV.

Slag van Pavia (an. 1525).

1. Uijt vreuchden werd hier een lied ghesongen
Den keijser t' eeren, dat edel bloet
Die nu sijnen vijand heeft bedwongen
En plat gheworpen onder den voet.
De lelie zoet
Verliest den moet;
Bourbon vaillant bewaert ons zijde;
Die fransche koninck is in ons behoet:
Noijt quam nieumaer int land zoo blijde:

2. Bourgognen en vreest nu gheen verstrangen
Ghij vlandrens leeu, schuwet swaer geclach!
Der franschen koninck die is ghevangen.
Veur ons en quam noijt blijder dach.
Daert menich zach
Ghevielt, o wach.
Omtrent Pavijen in den strijde:
Hij werd ghegrepen in den slach.
Noijt quam nieumaer int land zoo blijde.

3. Ghij, Vlamingen, weest tot vreucht ghenegen
Niemant ter werelt en mach 't verbien.
Al 't peupel bleef meest daer dood verslegen;
Nauw mochter eenich man ontvlien.
Lof God van dien
Diet liet gheschien;
Wij hopen nu van goeden tijde.
Lof hem, die ons dus quam versien.
Noijt quam nieumaer int land zoo blijde.

BII PAVIEN daer dIVerschen prIIs LaCh
rLaVde de LeLIe op Sente MattbIIs daCh.

NOTE V.

De Beeldenstorm (an 1566)

1. Waerom zijt ghij soo langhen tijdt
Van ons absent, ach lieven heer!
Soo dat u schaepkens, onbevrydt,
U heete gramschap voelen seer?

2. Denckt op u, catholijke kerck,
Door u ghesticht en ghefondeert,
Door u verlost, u eijghen werck,
Daer ghij soo lanc in zijt gheëert.

3. Heft op u voet, en metter daet
Vertreet u vianden tot niet,
Door wie gecomen is het quaet
Dat in u kercken is ghesciet.

4. U teghenstrijders met gheschal
In uwe tempelen seer coen
Haer vlagghen stellen overal,
En toonen wat sij durven doen.

5. Waer men devotie pleghen sach
En Godt soo loflijck werd gheëert,
Waer hij ghedient werd nacht en dach
Daer sach men menschen heel verkeert.

6. Met hamers, bijlen en gheweer
Als van den boosen gheest beseten;
Het schoon cieraet met groot oneer
Hoe sij dat al in stucken smeten.

7. Sij seijden in hun boosen moet
Laet ons 't gheheel gaen destrueren.
En rooven al het kerekengoet
Wij sullen 't noemen *reformeren*.

8. Dit hebben sij dan oock ghedaen
Soo met afbreken, soo met branden,
Waer ergens sij gheraeeten aen
De templen Godts, in dese landen.

9. Hoe langh o heer, hoe langh salt sijn
Dat u u vijant sal onteeren?
Is dan oneijndelijck den termijn
Dat sij u blijven blasphemeren?

10. Och, houdt u handt niet langher stil
Te straffen dese geus-ghesellen;
Ghij hebt de macht, hebt ooc den wil!
'T sijn vijanden, 't sijn al rebellen!

11. Ghij sijt ons coninck ende heer;
Ghij weet het wat er wordt ghedaen;
Laet kerekenschenders nimmermeer
Onghecastijdt dus henen gaen!

NOTE VI.

De dood van Egmont (junij 1568.)

1. Als men schreef duijst vijf hondert
Int' achten sestichste jaer
Sach men geschieden groot wonder
Te Brussel int openbaer.

2. Een prins van grooter machte
De Grave van Egmont

Ghinc als een lam ter slachte
Toen quam sijn verende stont.

3. Men sach daer droevig trueren
Soo meenig wijf ende man
Als te Brussel binnen de muren
Om de Graef, soo edel ghedaen!

4. Kloek ghine hij daer de steden
Daer hij te sterven staet
« Gij heeren en burgers mede
« En isser gheen genade.

5. « Ghenade mij armen grave
« Ghenade men edel man. »
Doch sij hem gheen antwoort gaven
De Grave sprac « nu wel an! »

6. De Grave nam sonder trueren
Een eussem, hoort mijn bedien,
Als hij den dood moest besueren
Daarop soo boogh sijne knien

7. Te samen leydde hij sijnen handen
Te hemel opsiende soet
Godt doende sijn offeranden
Die Graven, dit edel bloet!

8. Als sijne knien waren gebogen
Ende sijn handen waren ghevoeght
Een heeft doe dat sweert ghetogen
Die den Grave sijn hooft afsloech.

9. Dat bloed sach men daer stralen
Edel, van ordens verbont.

Godt macht die wrake verhalen
Van den Grave van Egmont !

NOTE VII.

WACHTERLIET.

Stem : **Ick wil te lant uitrijden.**

(Oudt Amsterd. liedboeck bl. 49 enz.)
Horæ Belgicæ, pars prim pag , a 105.

1. Sij ghinc der bogaert omme
Met een so droevighen sanc
Tot bij haer vaders toren,
Die sijder ghesloten vant :
Och Wachter, sei sij, wachter mijn,
En wout ghij mijn uitlaten,
Ter sonder uw schade niet sijn! —

2. 'K wil u niet uitlaten
Ghij bent so schone wijf,
En of u iets misquame,
'T sou costen mijn jongher lijf. —
Mijn en sal niet miscomen,
U en sal niet mischien;
Drie uurtjes voor den daghe
Dan sult ghij mij wederom sien.

3. Drie uurtjes voor den daghe,
So singter dit droevich liet,
Dan sal ick weder comen
Tot desen toren siet :
Al dieder verholen te vrijen plach,
'T is tijt maer datse scheiden,
Ick sieder den lichten dach. —

4. De sterren hoghe saten,
Het maentjen so clare scheen,
De maghet liet haer dalen
Op eenen blauwen steen,
Aldaer dat clare water spranc,
Daer bij so stont een linde,
Daer de nachtegale sat en sanc.

5. O nachtegael, clein voghel,
Wout ghijder mijn bode sijn
En vlieghen tot den ruiter,
Den alderliefsten mijn
En segghen, dat hij comt alhier?
Ick sal hem hier verwachten
Bij desen toren schier. —

6. En dat verhoorden een dwerch,
Die achter de berghen lach,
Hij keerde hem soetjes omme
En hij boter haer goeden dach:
Ick bender een bode tot u ghesent
Van een so stouten ruiter,
Ick weet niet of ghij hem kent?

7. En soudick hem niet kennen!
Ick ken hem veel beter dan ghij,
Had ick hem so wel niet ghekennet,
Ten souder mijn schade niet sijn.
. . . .
. . . .
. . . .

8. Den dwerch nam de maghet
Bij haer snewitte hant,

Hij leidese maer so verre
Tot dat hij sijn moeder vant :
Och moeder, dees maecht hoort mij alleen,
Ick vontse ghister avont
Op eenen blauwen steen. —

9. Vont ghijse ghister avont
Op eene blauwen steen,
So brengtse wederom me,
Sen hoorter dats u, niet mijn;
So brengtse weder sonder verdrach!
Daer sullen noch drie om sterven,
Een datter aencomt den dach. —

10. Den dwerch nam de maghet
Bij haer snewitte hant,
Hij brachtse wederomme,
Daer hijse eerstmael vant :
Daer lach haer lief en hij was doot
Met 't sweert al in sijn sijde,
Van bloet so was hij root.

11. Och lecht ghij hier verslaghen
Al omme de wille van mijn?
Nu wil ick wederom sterven
Al om de wille van dijn.
Sij nam dat mes al bij de cnoop,
Sij stacket in haer haartje,
Was dat gheen grote malloot?

12. Den wachter op den toren
Hoe luide wast dat hij sanc :
In drieendertich jaren
Noit nacht viel mij so lanc!

Al dieder verholen te vrijen plach,
Tis tijt maer datse scheiden,
Ick sieder den lichten dach.—

13. De moeder op haer bedde,
Op haer bedde wast dat sij lach,
Sij hoorden den waehter singhen
Met een so droeven gheelach:
Och man, wat leit is ons ghescliet,
En onsen lieven waehter
Singt een so droevich liet.—

14. De moeder van haer bedde
Van haer bedde wast datse spranc,
Sij ghinc van bed tot bedde,
Haer dochter sij niet en vant:
Och man, wat leit is ons ghescliet,
En onse lieve dochter
En die en vindick niet.—

15. Sij namen den wachter ghevanghen,
Sij leiden hem op den disch,
Sij lieten hem houwen en kerven,
Ghelije een brasemvisch.
Och waerom hebben sij dat ghedaen?
Om dat gheen conincs kinderen
Meer uit avont spelen souden gaen.

NOTE VIII.

VAN MOI... ELSJE (Balade.)

(Zie Hoffmann van Fallersleben, *Horæ Belgicæ*, II. 145. oudt Amsterdamsche liedboeck, bl. 81.)

1. Och! Elsje, seijde hij, Elsje,
Wel lieve hoele van mijn,

Deh mocht ickt bij jou slapen
Al in den arrem van dijn.

2. Bij mijn meueht ghij wel slapen
Bij mijn meucht ghij wel sijn
Maer eerst so moest iek weten
Wat datter mijn loontje sou sijn.

3. Wout ghij dat ghurne weten
Walt datter jouw loontje sou sijn?
'T casteel van Rijpermonde
Daer soet ghij vroutje van sijn.

4. Sal ick daer vroe van wesen
Sal iek daer vroutje van sijn
So treet al van jouw paerde
En doeter uw wille met mijn.

5. De ruiter van sijn paerde
Al in dat groene gras,
Hij speelde met dat moije meisje
So lanc dat sij moede was.

6. Dat meisje keerde haer omme
En sij liet over haer gaen
Over haer snewitte wanghen
So menighen droeven traen.

7. De traentjes die sij weende
Die deden den ruiter so we
Sij vielen hem op sijn haertje
Veel couder dan hagel of sne.

8. Sij vielen hem op sijn hartje
Veel couder dan het ijs

Hij maecte van dat moeije meisje
Sijn echte ghetroude wijf.

NOTE IX.

ADIEU ANTWERPEN.

(Liedekens-boeck, 't Antwerpen, 1544.) *Horæ Belgicæ, pars prima*, pag. 142.

1. Adieu Antwerpen, ghenoechlick plein,
Van u so moet ick scheiden,
Ick laet daer in tlieffte grein.
God wil mijn boel gheleiden.

2. Als ick uten lande varen moet
Al binnen den eersten jaer,
Hoe dick verwandelt (hem) mijn bloet,
Ick sterve een maertelaer.

3. Als ick vaer over die se,
Van rouwe so wil ick sterven,
Dat doet mijn jonc herte we,
Ick sal te male bederven.

4. Och Venus vrouwe, voeret mijnen schilt,
Aen u roepe ick ghenade,
Helpt mij, dat ick mijn boel ghewin,
Ende staet mij nu te stade.

5. Dat jaer is lanc, mijn loon is cranc,
Mijn hope heb ick verloren;
Had ick mijn boel bijder hant,
Gheen goet core ick daervoren.

6. Och lacen, sij en acht niet meer op mij.
Des lijdt mijn herte rouwe,

Sij heeft een ander liever dan mij,
Sij was mij noit ghetrouwe.

7. Die dit liedeken heeft ghedicht,
Hij hevet wel ghesonghen
Ter eeren van sijn soete lief.
God schein der nijders tonghen!

NOTE X.

PELGRIMSLIED.

(Lusthofken 1683. bl. 258, vlg. Lejeune bl. 268.)
Horæ Belgicæ, tom. I, pag. 52.

1. Komt, pelgrims, komt, volght mij naer,
Wij willen onse reise beghinnen,
Wij sullen gaen groeten te Kevelaer
Die soete koninghinne.

2. Komt, volgt mij naer met kloeken moet
En neemt van daegh een couragie,
Op dat wij altemael te voet
Voldoen ons pelgrimagie.

3. Wij sijn doch pelgrims allegaer.
Wij hebben hier gheen vaste steden;
'T is hier al droefheit voor en naer,
So langh wij sijn beneden.

4. Hoe menigh son is opghestaen,
Die mij met droefheit sach bevanghen!
Hoe dickwils vont de bleke maen
Noch tranen op mijn wanghen!

5. Wat is het leven van ons al?
Dan hier eens komen, dan weer scheiden.

Den wegh loop door het tranendal,
Die ons naer huis sal leiden.

6. O vaderlant, ô vaderlant!
Wanneer sult ghij mij eens ontvanghen?
Tot u ist dat mijn herte brant
En sucht met groot verlanghen.

7. Och datter eenen enghel waer
Die mijn stappen wilde schrijven!
Al viel de reis mij noch so swaer,
Dat sou mijn swakheit stijven.

8. Wel aen dan, pelgrims, kloeken moet,
Sa altemael eens goet couragie!
Op dat wij altemael te voet
Voldoen ons pelgrimagie.



ERRATA.

Avant-Propos, 4e ligne, douze chants *lisez :* dix chants.
Page 4, 27e vers, de bijoux *lisez :* de biens.
Page 29, 22e vers, ce lieu *lisez :* ce lin.
Page 112, 27e ligne, l'Ermite vint *lisez :* vient.

